L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION
ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

Directeur :

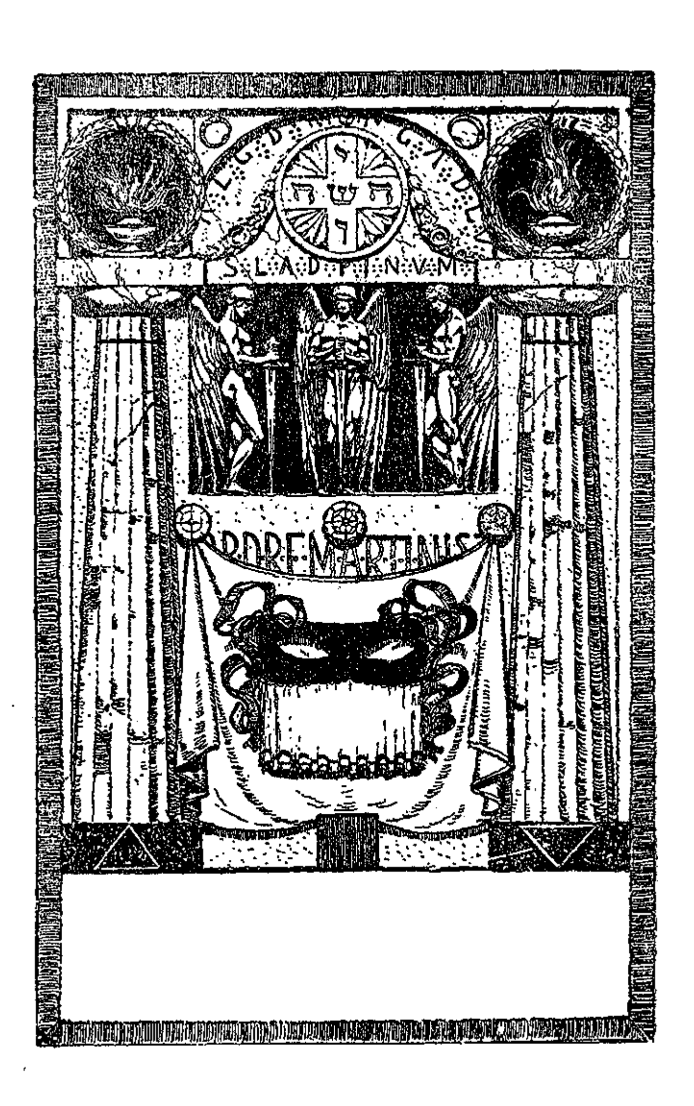
Dr Philippe ENCAUSSE

— 1961 —

SOMMAIRE



35e Année. - N° 1 (Nouvelle série) Trimestriel. - Réservé aux seuls abonnés
— Janvier - Février - Mars 1961 —


S·L·A·D·P·I·N·V·M
ORDRE MARTINISTE

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ESOTERIQUE TRADITIONNELLE

ORGANE DE L' « UNION DES ORDRES MARTINISTES »
ET DU « GROUPE INDEPENDANT D'ETUDES ESOTERIQUES »

Directeur : Dr Philippe ENCAUSSE.
Administrateur : Georges CREPIN.
69, Faubourg Saint-Nicolas, à Meaux (Seine-et-Marne)
Secrétaires de Rédaction :
Gérard ENCAUSSE (petit-fils de PAPUS) et Robert DEPARIS

★

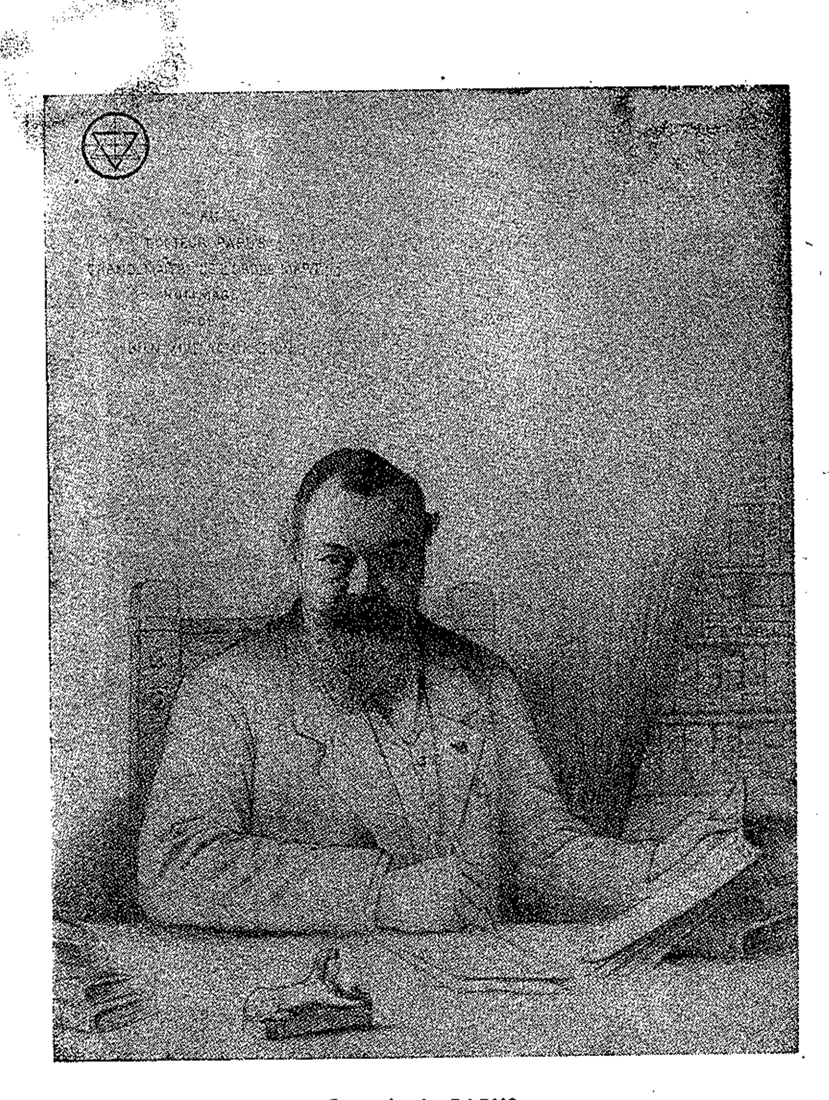
Chaque rédacteur de l'Initiation *publie ses articles sous sa seule responsabilité.*

*Tout livre ayant un rapport avec l'Occultisme et dont il sera envoyé un exemplaire au docteur Philippe ENCAUSSE, 46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15ᵉ, sera sûrement annoncé et, s'il y a lieu, analysé dans un prochain Cahier de l'*Initiation.

« La seule initiation que je prêche et que je cherche de toute l'ardeur de mon âme est celle par où nous pouvons entrer dans le cœur de Dieu et faire un mariage indissoluble qui nous rend l'ami, le frère et l'épouse de notre divin Réparateur. Il n'y a pas d'autre mystère pour arriver à cette sainte initiation que de nous enfoncer de plus en plus dans les profondeurs de notre être, et de ne pas lâcher prise, que nous ne soyons parvenus à en sortir la vivante et vivifiante racine ; parce qu'alors tous les fruits que nous devrons porter, selon notre espèce, se produiront naturellement en nous et hors de nous, comme nous voyons que cela arrive à nos arbres terrestres, parce qu'ils sont adhérents à leur racine particulière, et qu'ils ne cessent pas d'en pomper le suc. »

Louis-Claude de SAINT-MARTIN.





Portrait de PAPUS
Souverain Grand-Maître de l'Ordre Martiniste
de 1891 à 1916

Hommage à PAPUS

Nous avons relevé dans le « Traité Elémentaire de Science Occulte », au chapitre concernant le Christianisme que le cycle d'Initiation de notre race, à l'instar des autres races, comporte trois phases que Papus classe de la façon suivante :

La phase d'Initiation instinctive par les Voyants.

La phase d'Initiation cérébrale par les Prophètes et les Légistes.

La phase d'Initiation cardiaque par un envoyé de l'appartement du Verbe ou par le Verbe venu en chair.

Or, quelques années d'étude de l'Occultisme nous ont permis, c'est déjà cela, de comprendre le maniement de l'Analogie.

Nous noterons donc que ce qui est vrai pour une race doit l'être également pour un peuple, pour une société et en descendant encore un échelon, pour un Individu. Ce n'est certainement pas Papus qui nous contredirait sur ce point.

Et c'est en s'appuyant sur les notes d'autobiographie intellectuelle que Papus a dédiée à Camille Flammarion que nous allons tenter de faire notre démonstration.

Dans ces notes autobiographiques, Papus nous conte en effet comment il passa du matérialisme au mysticisme.

Etudiant en médecine, Papus avait appris la loi de l'Evolution qui expose que les sels minéraux assimilés par la racine du végétal deviennent des cellules végétales et que ces végétaux assimilés et transformés par les sécrétions de l'animal deviennent à leur tour des cellules animales.

Or cela n'avait pas satisfait le docteur Encausse qui eut l'intuition que là où il y a Evolution, il doit forcément y avoir Involution, puisque un principe supérieur, en l'occurence le sang, vient aider et permettre cette Evolution.

De même que le sang se sacrifie à l'évolution de l'animal, de même que le soleil se sacrifie à l'Evolution de la Vie, Jésus-Christ s'est sacrifié à l'Evolution de l'Humanité. C'est la grande Loi de sacrifice et d'amour.

Mais cette Loi dont il avait eu l'intuition, tant la simple loi d'évolution lui paraissait incomplète, transforma la vie de Papus. C'est à ce moment-là que ses études prirent une nouvelle orientation et qu'il découvrit dans les œuvres de Louis Lucas, dans les textes hermétiques et dans la Kabale hébraïque, que cette loi, bien que perdue maintenant pour la plupart des hommes de Science, était connue des Anciens. Ces Anciens auxquels il rend hommage et qu'il cherche à réhabiliter chaque fois que l'occasion lui en est donnée :

« L'Inde et l'Egypte sont encore jonchées de débris précieux qui révèlent aux archéologues l'existence de cette science antique », écrit-il dans « Le Tarot des Bohémiens ».

La plupart des questions qui nous viennent à l'esprit et qui sont souvent le point de départ de travaux, de recherches, d'études, naissent instinctivement si bien que nous avons le sentiment que cette question nous vient du dehors avec mission pour nous de la résoudre.

Car ce que nous sommes tentés d'appeler l'occasion, le hasard, qu'est-ce donc sinon un concours de circonstances préparées et agencées pour nous et seulement pour nous ?

Voilà donc la phase d'Initiation instinctive de Papus, car celui-ci nous précise bien qu'il ne faut pas rechercher dans sa jeunesse, dans ses études, une influence religieuse quelconque, celles-ci ayant été entièrement faite sous régime laïque :

« En 1882, je commençais mes études de médecine, nous dit-il, et je trouvais à l'Ecole de Paris toutes les chaires importantes occupées par des Matérialistes enseignant les doctrines Evolutionnistes. »

Cela nous a valu un Papus théoricien, démonstrateur, qui n'avance rien, qui n'affirme rien qui ne soit basé sur la Matière.

En effet, alors que nous reprochons à un chirurgien matérialiste, de nier l'existence de l'âme, sous prétexte qu'il ne la rencontre pas sous son scalpel, il serait aussi ridicule de nier l'existence de la matière sous prétexte que l'on s'occupe de métaphysique.

C'est pourtant le cas de certaines écoles qui préconisent à leurs adeptes le mépris de leur corps au risque d'ébranler leur santé, et ce qui a pour effet immédiat de donner d'excellentes armes aux matérialistes, ce en quoi nous ne pouvons les blâmer.

Dans « Le Traité de Magie Pratique », Papus nous dit que « la règle de certaines sectes spiritualistes conduit les adhérents aux turpitudes sensuelles ou à la folie sous prétexte de spiritualiser l'immonde organisme ».

Papus qui était docteur en médecine, et qui, par conséquent, a travaillé dans le plan physique avant de travailler dans les autres plans, nous dit également : « Se souvenir que la purification physique par le régime est un enfantillage si elle n'est pas appuyée par la purification astrale, par la charité et le silence. »

Sachant aussi qu'un arbre ne peut s'élever en hauteur sans étendre ses ramifications sous la terre, il paraît logique (j'allais dire analogique), que aucun homme ne peut développer son âme, son esprit ou son intelligence sans développer son corps.

Dans la seconde partie de son évolution, nous trouvons la phase d'Initiation cérébrale. Parmi les nombreux initiateurs intellectuels de Papus, c'est un de ses contemporains qui retient plus particulièrement notre attention.

Il s'agit d'Alexandre de Saint-Yves, marquis d'Alveydre.

Qui est Saint-Yves ?

« De ces deux hommes que j'ai pris pour exemple, nous dit Papus, l'un représente la maîtrise de l'Intellectualité, l'autre la maîtrise absolue de la Spiritualité. »

dire analogique), qu'aucun homme ne peut développer son âme,

Saint-Yves est le premier de ces deux hommes. Nous parlerons plus tard du second, le Maître Philippe, de Lyon.

Le nom de Saint-Yves est indissociable des Missions et de la Synarchie. Que plus tard, des hommes aient repris à leur compte et dans des buts politiques le nom de Synarchie, cela ne nous regarde pas et ne peut en aucune façon porter la moindre atteinte à la mémoire de Saint-Yves qui a, par un prodigieux

travail, remonté le cours de l'histoire de plusieurs millénaires pour élaborer à la lumière de l'Initiation, un programme d'Harmonie Sociale, hors duquel il n'apparaît point de salut pour la Société.

Papus a écrit que la Synarchie était la seule politique compatible avec l'Initiation.

Pourquoi cela ? Parce que Saint-Yves n'est pas un philosophe comme les autres, qui n'a pas cherché à établir une doctrine de remplacement, mais qui a puisé dans l'incomparable et si riche expérience de l'Humanité, ce qui pouvait convenir le mieux à la nature humaine.

La Synarchie, telle qu'elle était comprise dans l'Empire de RAM lui apparaît comme seule pouvant convenir aux besoins évolutifs du genre humain.

Mais le marquis de Saint-Yves n'est pas seulement un chercheur consciencieux, un encyclopédiste infatigable, un philosophe érudit, il est beaucoup plus que tout cela, et écoutons Papus nous déclarer dans le « Traité Élémentaire de Science Occulte » :

« Et nous sommes heureux de remettre ici dans sa vraie lumière et à sa juste place, Saint-Yves d'Alveydre, ce Chevalier du Christ et des Patriarches qui, possédant toutes les Initiations, a su devenir le champion de la Communion à Dieu par la Vie et par l'Amour formant dans le ciel un seul principe : l'Amour-Vivant. »

Chaque citation que Papus fait de Saint-Yves d'Alveydre est empreinte d'un grand respect et d'une grande admiration.

Il y a chez Papus la recherche d'une synthèse des enseignements passés, mais si d'aucuns l'ont accusé de compilation, n'oublions jamais qu'il est plus difficile de se consacrer à des recherches objectives que d'imaginer tel ou tel roman, dans le seul but de plaire au lecteur.

Il ne suffit point d'avoir des dons pour obtenir la maîtrise dans quelque domaine que ce soit. Il ne suffit point de naître doté d'une oreille subtile pour devenir un grand musicien, encore faut-il consacrer de nombreuses années à l'étude d'un ou plusieurs instruments, en commençant par le solfège.

Il ne suffit point d'avoir la bosse des mathématiques pour devenir un grand mathématicien, mais il faut étudier consciencieusement les différentes branches des mathématiques, en commençant par les quatre opérations.

Mais pour faire un musicien, il faut être instinctivement attiré par la musique, pour devenir un mathématicien, il faut être déjà attiré par les chiffres.

Entre l'attirance instinctive ou la vocation et la maîtrise se place toujours le stade d'apprentissage auquel nul ne peut échapper, à l'exception de quelques rares prodiges, mais cela est une autre question.

Le cycle d'Initiation intellectuelle apparaît toujours le deuxième, comme la compréhension apparaît après l'émotion, comme le philosophe apparaît après le poète.

Mais la seule émotion nous rendrait émotifs et impulsifs. La seule connaissance nous rendrait orgueilleux. Un troisième fac-

teur est indispensable. Il est l'aboutissement des deux premiers. Il en est aussi la synthèse et l'équilibre. Alors apparaît la phase d'Initiation cardiaque.

Après avoir acquis les connaissances très vastes que nous lui savons, Papus s'est élevé jusqu'à la spiritualité. Sa rencontre avec le Maître Philippe de Lyon n'y est certainement pas étrangère.

Si Saint-Yves d'Alveydre s'était adressé plus particulièrement aux intellectuels, le Maître Philippe désirait plus conquérir le cœur des hommes, conformément au Message de celui qu'il appelait son Ami et qui, il y a deux mille ans avait placé l'Amour, la Charité et l'Humilité au-dessus de toutes les Sciences, de toute la Science.

« Celui qui arriverait à aimer son prochain comme lui-même saurait tout », a déclaré le Maître Philippe.

Bien sûr. A quoi servirait-il que quelques hommes particulièrement riches en dons, accumulent des connaissances si c'était à la seule fin de les ranger soigneusement dans les divers compartiments de leur cerveau, tout comme Harpagon amassait de l'or pour le contempler.

Que faisons-nous avec l'argent ?

Nous le recevons d'un patron ou de clients selon que nous recevons un salaire ou des honoraires, et nous le redistribuons en plusieurs fractions pour conserver notre place dans la Société.

Un Savant est avant tout un instructeur.

Cette science qu'il a acquise, il doit la redistribuer en plusieurs fractions selon les gens auxquels il s'adresse.

Pour ses élèves, il sera un Professeur.

Pour la foule, il sera un vulgarisateur.

Jésus n'employait certainement pas le même langage, suivant qu'il enseignait ses disciples ou qu'il s'adressait à la foule sur le bord des chemins.

Il est intéressant de noter que les ouvrages scientifiques vendus au grand public sont toujours abondamment illustrés, tant il est vrai que l'image atteint plus facilement l'homme ordinaire qu'un exposé.

Nous verrons tout à l'heure comment Papus a su exploiter cela.

Pour le Maître Philippe donc, l'Amour est la Science des Sciences, l'Amour est l'Unité.

Nous retrouvons cette idée chez Papus, dans le « Traité Elémentaire de Science Occulte », quand il nous dit :

« Aujourd'hui comme toujours, il est des hommes qui comprennent l'Unité des Sciences et l'Unité des Cultes. Idéalisant le Matérialisme et matérialisant l'Idéalisme, ils proclament l'Unité de la Science dans l'équilibre qui résulte de l'analogie des contraires. »

« La Science et la Foi ne sont que deux conceptions différentes de l'unique et éternelle Vérité et ils proclament l'Unité de la Religion et de la Philosophie dans une même synthèse dont ils énoncent ainsi la devise :

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour accomplir le miracle de l'Unité. »

En effet, aujourd'hui, la Science et la Religion sont séparées, chacune cherchant à acquérir la suprématie en effectifs.

Ridiculisant l'œuvre de Dieu dont ils ne sont pourtant que les anatomistes, les savants matérialistes cherchent à s'attirer le plus grand nombre de disciples en présentant notre siècle comme le grand siècle des découvertes et le seul dans ce domaine, et en flattant ainsi la vanité de nos contemporains qui pensent se tenir à l'apogée des civilisations. Ils rivalisent d'ingéniosité avec les religions conventionnelles, et même conventionnées dans certains pays, qui tentent d'attirer l'indifférent en faisant appel à son goût du miracle et à son engouement pour les cérémonies mystérieuses, et surtout qui préconisent une abnégation complète de la lutte dans ce monde.

Toute serait plus simple et plus harmonieux dans ce monde si les matérialistes cherchaient moins à constater des faits qu'à découvrir les mobiles de ces faits, et si les directeurs des religions acceptaient de collaborer aux travaux de leur époque.

Le Christ savait bien que l'on ne pouvait parler le même langage à tous les hommes. Aussi a-t-il formé non pas un successeur, mais douze successeurs ou Apôtres. Papus nous le rappelle qui nous aide à mieux comprendre l'éventail des différents cultes, qui ne justifient pas les œuvres fratricides dont l'histoire est remplie.

Dans le livre dédié à la mémoire de son père, le docteur Philippe Encausse écrit ceci :

« A l'aurore de notre civilisation, se dresse le Christ. Papus l'avait reconnu et l'aimait. »

Dans un chapitre sur le Christianisme, voici ce que nous dit Papus : « Si l'on considère avec le plus grand respect le courant de Lumière et de Science dérivé de la Cabale et de l'Hellénisme, il faut bien prendre garde de ne pas commettre une grande erreur en n'attachant pas une importance au moins égale au grand courant l'Illuminisme religieux basé sur la pure culture des facultés divines de l'homme, en dehors de toute Science et de tout enseignement déductif. »

Ainsi donc, Papus qui avait connu, étudié, compris, digéré et propagé les enseignements des Anciens de la Cabale, Papus nous apparaît ici comme un pur mystique.

Papus qui devait déclarer dans ses notes autobiographiques, qu'il n'est pas toujours juste de dire que la Foi est une grâce spéciale accordée à quelques natures, mais qu'elle peut s'acquérir par l'étude comme tout le reste, Papus se présente maintenant à nous comme un pur spiritualiste.

Il n'est pas de notre compétence de chercher à savoir ce qui a pu opérer cette évolution. Mais ce qui nous paraît intéressant de noter, c'est que Papus semble s'être à ce moment-là tourné vers un besoin de paix, de calme, ce qui est normal quand on sait combien sa jeunesse fut bien remplie.

Dans ses conseils au Nouveau-Venu, désirant étudier l'Occultisme, Papus rappelle entre autres :

« Bien savoir que la Prière qui donne la Paix du Cœur est préférable à la Magie qui ne donne que l'orgueil. »

Car la prière quand elle n'est pas commerciale, permet à l'homme de s'élever jusqu'à Dieu. Elle est un élan de tout l'être vers son Créateur. Elle est un pont entre l'humanité et Dieu, comme la parole est un pont entre les hommes.

Nous sentons d'ailleurs que lorsque Papus nous parle du Christ il ressent une émotion particulière.

« Alors en face des principes qu'on perçoit directement, nous dit-il dans le « Traité Elémentaire », en face des responsabilités effectives que crée le moindre pouvoir, on n'aspire plus qu'à une chose : devenir un pauvre et humble élève, descendre des hauteurs et respecter avec amour ce qui est respectable. »

Nous avons essayé dans cette première partie de distinguer l'évolution de Papus, et de voir grâce à ce que nous savons de lui, comment d'ardent évolutionniste, il devint un fervent spiritualiste puisant ses forces à la Lumière des Anciens et à l'Illumination du Christ.

Nous devons maintenant, afin de mieux comprendre son rôle actif, parler de sa Mission.

C'est Paul Chacornac qui a écrit que « tous ceux qui voudront savoir demanderont à Papus de leur montrer le chemin, de leur indiquer les obstacles ».

Guider le débutant, le néophyte, l'Apprenti, l'aider à contourner les obstacles, et Dieu sait s'ils sont nombreux, voilà quelle est la véritable Mission de Papus.

Dès le début du « Traité Elémentaire de Science Occulte, Papus nous met en garde contre une confusion extrêmement regrettable pour qui veut étudier sérieusement l'Occultisme. C'est de confondre analogie et similitude.

« L'emploi de l'analogie, nous dit-il, méthode caractéristique de l'Occultisme, et son application à nos sciences contemporaines ou à nos conceptions modernes de l'Art et de la Sociologie, permet de jeter un jour tout nouveau sur les problèmes les plus insolubles en apparence. »

Papus aime d'ailleurs manier l'analogie et y parvient avec beaucoup de bonheur, et pour son lecteur, il devient difficile de penser aux trois constituants de l'être humain sans voir apparaître devant ses yeux un cheval, un cocher, une voiture. Il ne lui est pas davantage possible de méditer sur le fameux ternaire : Liberté, Nécessité, Providence, sans avoir l'image de ce steamer lancé sur le vaste océan.

Le langage imagé qu'est celui de Papus aide beaucoup à la compréhension de ses ouvrages et permet au débutant de comprendre rapidement ce qui avec d'autres auteurs est souvent fastidieux.

On a souvent dit de Papus qu'il était le vulgarisateur de l'Occultisme. Cela est vrai, mais point satisfaisant. Car il est, et cela est beaucoup plus important, un guide, un Initiateur : il montre le chemin aux débutants, en tenant bien compte des différents buts qu'ils poursuivent en s'engageant sur le Sentier.

A celui qui désire se rendre compte du Plan Invisible, Papus conseille de suivre la voie expérimentale, à condition d'avoir toujours le soutien de la Prière.

A celui qui désire acquérir des connaissances sur l'Humanité, et sur son histoire, sur les philosophies et les doctrines religieuses, il conseille de suivre la voie mentale, à condition de ne pas oublier la loi du sacrifice et de la Charité.

A celui qui désire se perfectionner moralement, et être en mesure de mieux servir son prochain, il conseille la voie cardiaque ou mystique par l'élévation de ses actes et de ses pensées, par le développement spirituel, par la certitude que l'on ne peut jamais rien recevoir avant de donner.

Mais l'évolution est une synthèse, comme l'Occultisme. Papus le savait bien qui conseillait en définitive, la voie unitive. Car puisque nous sommes dotés de plusieurs centres d'action, nous devons chercher à tous les développer.

Il ne faut pas chercher non plus à avoir des pouvoirs. Seul le bon vouloir des forces supérieures peut nous en donner s'il nous en juge digne.

Tout enseignement doit être progressif, comme tout développement. Nous savons tous qu'il faut étudier très longtemps pour apprendre le Chinois. Si quelqu'un venait et nous dise : Je vais vous apprendre le Chinois en six semaines, le croirions-nous ? Certes pas. Ce ne serait qu'un imposteur et nous l'enverrions se faire pendre ailleurs.

Il en est de même dans le domaine qui nous occupe.

On ne peut acquérir par la lecture d'un ou plusieurs volumes, ce que seul un travail personnel et de tous les instants peut nous donner.

On trouve dans les librairies de nombreux ouvrages expliquant dans les moindres détails, l'art et la manière de perpétrer un crime parfait. Est-ce que cela suffit à faire du lecteur un criminel accompli ? Certainement pas. Parce que sans vouloir faire l'apologie du crime, il faut bien reconnaître que l'accomplissement d'un crime parfait requiert de son auteur certaines qualités et une certaine dose de sang-froid.

Ici, il en est de même. La lecture des livres d'occultisme, de magie, ne suffit pas à faire d'un profane, un Initié, car il faut pour cela, un travail personnel et un effort permanent dont les ouvrages (sérieux, bien entendu) ne nous montrent que le chemin.

Celui qui ne porte pas en lui le désir de réaliser, même si la curiosité le pousse vers nos travaux, celui-là sera vite lassé et déçu.

Papus nous a bien dit : « Se souvenir que les véritables Maîtres ne font pas de livres et placent la simplicité et l'humilité au-dessus de toute Science. »

Mais ce qui fait encore plus l'intérêt des travaux de Papus, c'est qu'il s'adresse à tous les publics, aux Initiés de tous les grades. D'abord par la multiplicité de sa production et ensuite parce que ses enseignements étant une synthèse de l'Occultisme, ils peuvent intéresser et servir l'étudiant à quelque degré qu'il en soit dans ses études.

Ainsi, quand en tête du « Tarot des Bohémiens », il est écrit : « A l'usage des Initiés », c'est parce que cet ouvrage et ce qu'il renferme peut prêter à diverses interprétations selon le degré de nos connaissances antérieures.

Mais ses enseignements répondent aussi à une garantie qui me semble importante.

Papus était très attaché à la tradition occidentale et ses ouvrages sont faits pour des Occidentaux.

Témoin ces deux passages dans le « Traité Elémentaire » :

« Les Brahmines Indiens savent très bien que l'Europe a eu son Messie, il y a à peine vingt siècles, tandis que l'Asie a eu le sien il y a plus de quatre-vingt-sept siècles, et cependant certains écrivains d'Occident voudraient appliquer à notre hémisphère, les lois cycliques qui régissent l'Orient et viennent prétendre que nous sommes en période d'obscuration et d'Involution. C'est une erreur très grande dont les Occultistes d'Occident doivent se garder ; car elle aurait de très grands dangers pour l'intellectualité de notre race. »

Et plus loin :

« Nous sommes en évolution grâce au Christ, nous nous élevons vers la Lumière de l'Esprit à travers les meurtres, les guerres et les luttes, mais nous ne sommes pas soumis aux lois des jaunes, dont je respecte la sagesse et le musée intellectuel, mais dont je dénie toute influence sur notre race. »

En tête du « Traité Méthodique de Magie Pratique », nous recevons également un avertissement :

« Or, si vous voulez étudier la Magie, nous dit-il, commencez par bien comprendre que tout ce qui vous frappe autour de vous, toutes ces choses qui agissent sur vos sens physiques, le monde visible enfin, tout cela n'est intéressant que comme des traductions en un langage grossier des lois et des idées qui se dégageront de la sensation quand cette sensation aura été non seulement filtrée par les organes des sens, mais encore digérée par votre cerveau. »

Dans ce même « Traité de Magie Pratique », Papus nous montre la différence entre l'homme déterminé et l'homme libre, entre le travail mécanique et le travail intellectuel :

« A côté du métier qui met en mouvement la partie mécanique de notre être intellectuel, écrit-il, il faut donc que tout homme digne de ce nom ait une occupation choisie librement. On se repose du travail mécanique par le travail intellectuel et jamais on ne se repose en restant oisif. »

Dans notre Société de plus en plus administrative, et où nous tendons de plus en plus à ne devenir que des assistants de la machine, nous rencontrons de plus en plus de gens qui éprouvent le besoin de ce que l'on appelle familièrement un Violon d'Ingres.

Qu'il s'agisse de collectionner des timbres, des cailloux, de lire l'histoire de Napoléon ou d'apprendre le nom des îles du Pacifique, le but recherché est le même. Donner libre cours à sa fantaisie et à sa personnalité, ce qui s'avère de plus en plus difficile dans nos travaux alimentaires.

Papus nous le précise bien qui nous dit :

« Mais il faut bien savoir que le libre arbitre n'existe pour l'homme qu'autant qu'il prend l'habitude d'en faire usage. »

Enfin, et cela me servira de conclusion, en prônant l'Unité des Cultes et des Philosophies, en faisant la synthèse des ensei-

gnements passés, présents et à venir, Papus s'érige en médiateur et manie la truelle avec un doigté peu ordinaire.

Au risque de me répéter, je voudrais dire encore une fois que ce qui m'a donné le plus de confiance en Papus, lorsque je l'ai découvert, que ce qui m'a donné le plus de raisons de le suivre, que ce qui reste pour moi, le plus attachant en lui, c'est que Papus ne cherche à imposer aucun dogme, il ne cherche à détourner personne de son Église, il ne cherche pas à convaincre les lecteurs autrement qu'en les mettant à même de méditer.

Il ne désire pas non plus l'inonder sous un verbiage intimidant et il ne fait étalage de son immense savoir que lorsqu'il peut servir au lecteur pour l'aider à mieux comprendre.

Pas plus que lui, nous ne devons jamais dédaigner l'aide de son Ami, de notre Ami, de notre grand Maître : JÉSUS-CHRIST. Comme l'Initiation nous a appris à mourir à la Vie profane pour renaître à la Lumière, de même nous ne devons pas nous laisser aveugler par notre modeste savoir, afin de mieux nous laisser éclairer par la Lumière du Christ, par la Science des Sciences.

Ecoutons Papus et ne l'oublions jamais quand il nous dit :

« Le véritable ésotérisme est la Science des adaptations cardiaques. Le sentiment est seul créateur dans tous les plans, l'idée est créatrice seulement dans le Plan Mental humain ; elle n'atteint que difficilement la Nature Supérieure. La Prière est le grand mystère et peut pour celui qui perçoit l'influence du Christ, Dieu venu en chair, permettre de recevoir les plus hautes influences en action dans le plan divin. »

Yves BOISSET.



Retour vers la matière[1]

par PAPUS

De même que l'homme, sur terre, change de plan quand les temps sont révolus, de même dans le plan spirituel l'esprit prend conscience que les épreuves doivent être poursuivies pour son évolution personnelle et l'évolution de tous les autres esprits, dont il n'est qu'un élément. C'est alors que le sacrifice lui est demandé.

Il est en pleine conscience de toutes ses incarnations antérieures, il sait ce qu'il a gagné ou ce qu'il a perdu dans ses dernières existences et il sait également quels sont les clichés dont il aura à triompher dans l'existence qui va s'accomplir.

Il y a une véritable agonie avec toutes ses affres, il y a une lutte terrible entre l'esprit et ses souffrances futures, analogue de l'agonie terrestre et de la lutte de la matière qui ne veut pas quitter l'esprit qu'elle incarne.

Devant les épreuves entrevues : le mariage douloureux, la mort des enfants, la séparation des êtres chers, la ruine terrestre, la prison, le déshonneur, le bagne, peut-être compensés par quelques joies bien faibles, l'esprit est rempli d'angoisse, sa lumière s'obscurcit et il s'écrie, commentant la parole qui a retenti à travers toutes les sphères visibles et invisibles : « Eli, eli, lama sabactani » ? Mon Père, mon Père ! m'as-tu abandonné ?

C'est alors qu'interviennent les esprits de protection ; toutes les lumières des ancêtres, tous les rayons divins de l'envoyé céleste se concentrent vers la lumière obscurcie d'angoisse de la victime de la fatale évolution, et les chants célestes l'entourent et la réconfortent. Dans un moment d'enthousiasme sublime passant en revue tout le cycle des êtres de tous les plans qui vont évoluer avec lui, l'esprit s'écrie : « Mon Père, je suis prêt, permettez-moi seulement sur terre d'être un soldat de notre Seigneur, ne m'abandonnez pas et que votre présence me sauve dans cet enfer terrestre où je vais volontairement m'engloutir. » Puis les fluides du fleuve astral et non physique entourent l'esprit qui va descendre.

---

(1) Publié dans l'*Initiation* de juin 1912.

Cette perte de mémoire est indispensable pour éviter le suicide sur terre.

Il y a parfois dans le plan divin des signes d'une telle beauté que les pauvres êtres terrestres peuvent à peine les concevoir. Ainsi, quand le moment de la descente du Sauveur est arrivé, les esprits divins, qui viennent accomplir la mission sacrée, se groupent autour de l'envoyé du Père, et, devant la grandeur de leur mission, devant la terreur des épreuves à traverser, les louanges se mêlent aux gémissements. Un esprit, plus ardent que les autres, s'écrie : « O Maître ! nul ne peut t'aimer plus que moi, nul n'est plus sûr de t'être à jamais fidèle. » O paroles imprudentes ! le destin veut un traître, le destin veut un ingrat pour que les clichés rituels s'accomplissent, et celui qui présume trop de sa force sera Judas, celui qui se croit incapable d'abandon sera saint Pierre et il entendra les trois chants du coq.

Mais jetons un voile comme le fait la nature, laissons les fluides d'ombre se condenser autour de la lumière spirituelle, laissons les esprits s'engrener dans les sphères astrales qui vont les conduire aux portes du Zodiaque et de là à la terre, et rappelons-nous ce que dit Virgile dans son *Enéide*, livre VI :

« Cependant Enée aperçoit dans un coin du vallon un bocage isolé ; les eaux du Léthé baignaient ce lieu tranquille. Sur les bords du fleuve voltigeaient une foule d'ombres de toutes les nations de l'univers : ainsi durant les beaux jours d'été, les abeilles se répandent dans les prairies, se reposent sur différentes fleurs et volent autour des lis ; toute la campagne retentit du bourdonnement de l'essaim. Enée surpris demande à son père quel est ce fleuve, et pourquoi toutes ces ombres paraissent si empressées sur le rivage.

« Ces âmes, répondit Anchise, doivent animer de nouveaux corps ; c'est pour cela qu'elles viennent en foule sur le bord de ce fleuve, dont les eaux qu'elles boivent à longs traits leur font perdre le souvenir du passé. Depuis longtemps je souhaite vous faire connaître, mon fils, celles de ces âmes qui doivent composer votre glorieuse postérité : cette connaissance augmentera la joie que vous devez avoir de votre heureuse arrivée en Italie.

« O mon père, interrompit Enée, est-il croyable que ces âmes retournent sur la terre pour animer une seconde

fois des corps mortels ? Est-il possible qu'elles désirent avec tant d'ardeur revoir la lumière et qu'elles aient tant de goût pour cette malheureuse vie. » (Virgile, *l'Enéide,* livre VI édition Ernest Flammarion.)

***

Voici l'esprit attaché à son corps matériel. N'oublions pas que la nature ne fait pas de sauts (*natura non facit saltus*). Aussi cet état spécial, qui sera appelé l'enfance terrestre, sera un véritable état mixte dans lequel l'esprit vit encore sur deux plans. Jusqu'à l'âge de sept ans, cette existence double a lieu, et l'enfant voit ses ancêtres, voit son génie familier lui apparaître souvent et jouer avec lui. Si les parents sont assez intelligents pour ne pas couper ces relations, cette existence en partie double peut avoir une grande importance dans la destinée terrestre.

Il nous faut ici dire un mot d'un grand mystère : c'est, d'abord, que l'esprit peut essayer plusieurs corps et ne prendre définitivement possession que du plus fort. Dans la mort des tout petits enfants, il n'y a pas toujours retour de l'esprit au plan divin : il y a essai des différents corps, ce qui est toute autre chose. On peut, en général, dire que cet essai ne dépasse jamais sept mois. Ensuite, à l'état d'enfance, il existe un lien astro-spirituel entre les divers plans par lesquels a passé l'esprit.

Résumons :

1° Agonie terrestre ;

2° Mort terrestre et naissance au monde spirituel ;

3° Constitution des organes astro-spirituel ;

4° Vie spirituelle, participation indirecte à la vie terrestre et constitution des futurs organes physiques par la création de leurs clichés astraux ;

5° Apparition des épreuves de la future incarnation, acceptation libre et volontaire de toutes ces épreuves, demande de réincarnation ;

6° Agonie spirituelle. Absorption des fluides de Léthé (Oubli), et descente vers la terre ;

7° Naissance terrestre et constitution progressive des organes du corps physique.

Les anciens Egyptiens prétendaient qu'à la naissance une partie des forces astrales se réfugiait vers l'étoile polaire pour revenir animer le double après la mort et la momi-

fication. Cela nous conduit au cycle des réincarnations anormales.

Les Réincarnations anormales

Vous pouvez être puni jusqu'à la septième génération, dit l'Ecriture.

Cette phrase est incompréhensible si l'on ne connaît pas le mystère de la réincarnation.

Physiquement, une maladie peut modifier les corps physiques pendant trois générations, sinon plus. Astralement et spirituellement cette modification peut s'étendre jusqu'à sept générations, comme le dit l'Ecriture très justement.

Supposons un homme chargé d'une responsabilité sociale terrible, jouant dans la société profane le rôle de juge, source, généralement, ou d'un destin affreux ou de récompenses sublimes. Supposons, de plus, que cet homme soit un sceptique, ne croyant à rien qu'au plaisir immédiat, et jugeant les autres hommes comme lui-même. Par son athéisme transcendant et sa certitude de la non-responsabilité effective de ses actes, couverts par sa situation sociale, cet homme a accumulé, au moment de sa mort, les difficultés les plus grandes pour les siens, en se disant, avec un bon sourire : « Après moi la fin du monde. »

Un pareil être a déterminé, sans le savoir, lui-même son destin ; il a voulu qu'il n'y ait pas d'autre monde, il n'y en aura pas pour lui. Il meurt âgé, entouré de la fausse considération terrestre, il n'a jamais fait de bien durant sa vie qu'à lui-même, il a été un cancer social, aussi le plan divin est-il fermé pour lui.

N'ayant pas d'habitation spirituelle de l'autre côté, il se réincarne immédiatement dans un de ses petits-enfants ou dans un petit enfant de pauvre, s'il n'a pas de famille lui-même. Mais généralement c'est lui-même, comme descendant de lui-même, qui vient recueillir les intérêts négatifs du capital d'épreuves qu'il a constitué.

Il éprouve donc, à la seconde génération, tout ce qu'il a voulu fuir. Le petit-fils du magistrat a des instincts épouvantables, il se révolte contre tout : famille, société, religion, c'est une « forte tête ». Il accuse son ancêtre de tous ses malheurs, ne sachant pas, le malheureux, que c'est lui-même qui établit son jugement. La prison, qu'il a largement distri-

buée aux autres, s'ouvre pour lui, et c'est là que, quelquefois, un rayon céleste vient le chercher, c'est là que dans les épreuves les plus dures son esprit reprend conscience de l'existence d'un au-delà, et qu'il est peu à peu ramené vers ce plan divin qu'il avait méconnu et qu'il avait insulté.

Un autre cas de réincarnation anormale assez fréquent c'est le suicide.

Le suicide a été laissé à l'homme en compensation de l'oubli des existences antérieures. Si l'homme avait conscience de tout ce qu'il lui faut racheter, il ne voudrait même pas commencer la vie physique et se suiciderait tout de suite. Enfin, dans un moment de lâcheté, de folie, de désespoir, l'homme a rompu volontairement le lien qui le retenait au corps physique. Ici non plus on ne peut pas faire de règle générale; il y a des suicides du destin, que ne déterminent aucune douleur, car c'est une terminaison normale et prévue d'une vie terrestre ; il y a des suicides dus à la folie, pendant laquelle l'esprit est étranger à son corps (*alienus*) ; il y a des suicides causés par des larves astrales... et une foule d'autres cas.

Sans poser de règle générale, on peut dire que l'homme qui s'est suicidé consciemment n'est pas reconnu mort par la Nature. C'est le terrible supplice de Tantale : il a soif, il a faim sans avoir d'organes physiques pour réaliser son désir ; il a des besoins de sommeil atroces, sans organes physiques pour reposer son esprit ; il revient, dans des moments de colère terrible, vers son corps refroidi, et souvent, de retour dans la tombe, il entre dans son cadavre et le retourne. Il hante les réunions spirites et les centres de prière, demandant des secours à tous les cœurs compatissants, et c'est seulement le jour où le destin avait déterminé sa mort réelle que la délivrance a lieu.

Dans ce cas, il peut manquer au corps physique futur l'organe que l'homme avait volontairement supprimé dans son existence antérieure, ou, tout au moins, le fonctionnement de cet organe peut être gravement compromis. C'est ainsi que les gens qui se font sauter la cervelle peuvent naître avec des troubles cérébraux graves : de l'épilepsie, de l'idiotie, ou des retards intellectuels que le médecin terrestre ne peut s'expliquer. Ceux qui se sont empoisonnés naissent avec des troubles gastriques qu'aucun médicament ne peut calmer et promènent dans toute une existence terrestre la douleur constante d'un centre digestif impossible à remettre d'aplomb. Les pendus naissent difformes et bossus...

Mais nous ne pouvons établir une chaîne de modifications physiques, qui serait purement imaginative. Nous avons voulu seulement indiquer ici les grandes clefs d'un mystère.

Aussi, Mesdames, si vous voulez connaître la véritable recette de la beauté actuelle et future, soyez croyantes, soyez charitables, soyez bonnes dans tous les plans, et vous reviendrez nous charmer dans des corps de plus en plus parfaits. Empêchez les suicides autour de vous, et devenez l'exemple de la résignation aux épreuves terrestres : vous éviterez ainsi les terribles réincarnations anormales.

Les Egyptiens et le Double

Il nous reste à parler d'une forme de réincarnation anormale qui a existé sur terre pendant des siècles et des siècles : c'est ce que nous appellerons la réincarnation du double chez les Egyptiens.

Ce mystère a été très peu approfondi, et il nous faut cependant en dire quelques mots.

L'Egyptien, dont nous ne connaissons qu'imparfaitement toute la grandeur à l'heure actuelle, a voulu lutter face à face contre les forces les plus terribles de la nature, il a forcé le pôle magnétique terrestre à rester en Egypte plus de 55 siècles, alors que le temps normal d'évolution de ce pôle est un siècle et demi. Il a, de même, voulu lutter contre cette loi de la réincarnation qu'il connaissait si bien. A cet effet, l'Egyptien immobilisait les cellules du corps physique par la momification ; il enchantait l'astral, qu'il appelait le double, par des cérémonies qui précédaient l'introduction de la momie dans son tombeau ; par cet enchantement, il attachait le double à la momie, il empêchait une partie de l'évolution astrale et, par suite, une partie de l'évolution spirituelle. L'esprit accomplissait bien dans le plan divin une série des fonctions qu'il devait normalement accomplir, il participait à la nature de Dieu ; mais la réincarnation était longuement reculée.

Les villes de tombeaux étaient donc réellement habitées par des êtres astraux, et cette existence astrale importait bien plus à l'Egyptien que son existence physique.

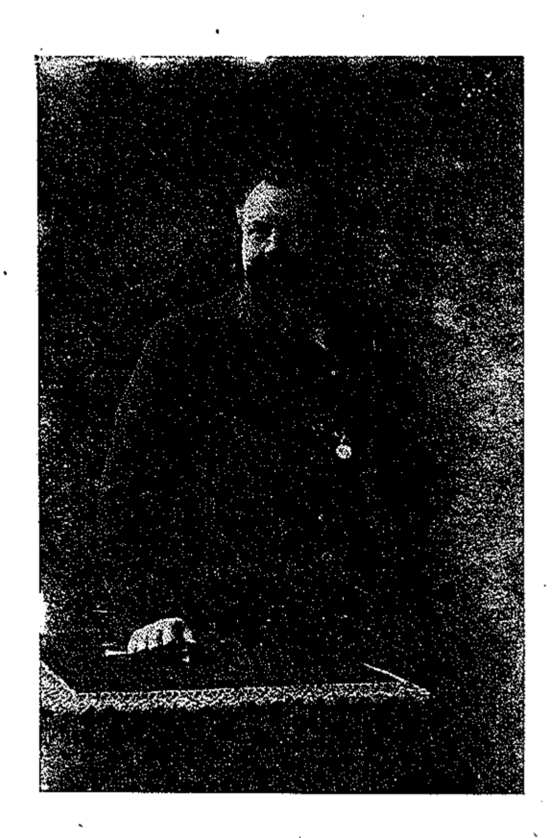
Les charmes magiques avaient rendu positifs les aliments et les serviteurs figurés dans le tombeau, et ainsi se résolvait le problème de la lutte consciente de l'homme

contre les décrets divins. C'est ce que nous pourrions appeler la réincarnation forcée, cas tout spécial de réincarnation anormale.

Pour réussir cette opération, il fallait un ensemble de circonstances qui ont été rarement accomplies, si bien qu'on peut dire sans crainte que, malgré toute leur science et toute leur magie, les Egyptiens ne réussissaient l'enchantement véritable du double qu'environ une fois sur mille essais, ce qui est déjà beaucoup.

Tels sont les cas les plus fréquents de réincarnation anormale.

PAPUS [1].



(1) Voir *La Réincarnation*. Nouvelle édition.Dangles, 38, rue de Moscou, Paris.

Simples réflexions...

Il est dit dans celle des Ecritures sacrées à l'usage des Occidentaux que, dans les temps anciens, Dieu descendait sur la terre pour s'assurer par lui-même du respect de ses lois. Ce temps est révolu et les Patriarches et autres Prophètes sont une race à jamais disparue. Dieu n'agit plus que par personnes interposées. C'est donc aux gens de bien qu'il appartient de veiller à ce que les lois humaines soient le reflet des lois divines.

Quelles sont donc ces lois ?

Aime Dieu et aime ton prochain comme toi-même !

Mais il est bien entendu qu'il faut d'abord vivre et c'est à son activité, aux ressources de son intelligence que l'homme doit sa nourriture, non seulement matérielle, mais spirituelle. « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front » n'est pas une condamnation mais la constatation d'une loi pleine de sagesse. Sans le travail l'homme resterait stationnaire et ne pourrait accéder aux plans supérieurs. Dieu seconde l'homme de bonne volonté et de volonté droite, mais ne s'occupe pas de celui qui se complait dans l'oisiveté et qui voudrait tout obtenir sans peine, ni non plus de celui qui recherche le superflu. D'ailleurs qui peut avoir droit au superflu quand des quantités d'humains n'ont même pas le nécessaire ? Si les lois humaines obéissaient à la loi divine qui dit que « tous les hommes sont frères », la Paix et la Justice règneraient sur la terre. Les hommes s'entraîderaient mutuellement au lieu de se nuire comme ils le font ; le fort soutiendrait le faible au lieu de l'écraser ; le travail serait un acte sacré et non plus une marchandise trop souvent avilie et achetée au rabais. Toutes les misères d'ici bas, individuelles ou collectives viennent de la violation de ces lois pleines de sagesse, car il n'est pas ici bas une seule infraction qui n'ait ses conséquences fatales.

Certes, puisque l'homme a l'intelligence et la raison nous pouvons espérer qu'un jour viendra où tous pratiqueront la Charité, mais en attendant ce jour bienheureux que

nous ne verrons sûrement pas, tellement les progrès moraux sont lents, il nous faut quand même œuvrer pour rappeler et faire comprendre aux humains oublieux qu'ils ne feront rien de bien, quelles que soient leurs théories sociales, si celles-ci ne sont basées sur l'amour fraternel. Les hommes de bonne volonté et de volonté droite ne sont pas nombreux, mais qu'importe, le nombre ne fait rien à l'affaire.

Il y a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus !

Il nous faut donc choisir avec soin ceux qui veulent s'associer à notre œuvre de pacification : Amour et Justice ! Accord de l'intelligence et du Sentiment ! N'est-ce pas un beau programme ?

Certes, les temps actuels sont durs pour ceux qui veulent agir avec désintéressement ; et quand on veut agir on est toujours gêné par quelqu'un ou par quelque chose. Quand même, on fait ce que l'on doit.

« Fais ce que dois, advienne que pourra ! » Aucun effort n'est stérile, mais il faut l'accomplir en esprit de patience.

« Quand donc, Seigneur, cette petite Etincelle de Divinité que je sens en moi, au centre de mon âme, pourra-t-elle percer ces épaisses murailles de ténèbres amoncelées, d'ignorances ataviques, pour devenir cete Lumière splendide » (abbé Julio). Cette Lumière dont parle saint Jean. Pour que cela soit, il faut que chacun apporte sa pierre, aussi petite soit-elle.

Le bonheur n'a jamais régné sur la terre disent les pessimistes ; Vous poursuivez une chimère, ajoutent d'autres. Et qui le serait si ce ne sont lels humains eux-mêmes ! N'est-ce égoïsme ? Bien sûr, pour un homme repu tout le monde a bien dîné.

Quand nous lisons les journaux, ces miroirs déformants de la quotidienneté, nous avons souvent des soubresauts d'indignation ; ici l'on apprend qu'il manque de stades pour permettre à la jeunesse d'exercer ses muscles, ailleurs on lit le suicide de vieux époux à qui la vie était devenu trop dure. Et les enfants martyrisés sont vraiment en trop grand nombre.

Qui est responsable de toutes les misères humaines ? Et qui le serait si ce ne sont les humains eux-mêmes ! N'est-ce pas un horrible blasphème que de prétendre que les guerres et leurs misères sont l'œuvre de Dieu ? Les individus transgressent les lois morales, l'humanité dans son ensemble en

fait autant. Tout se paie ici bas et la Némésis est là pour nous rappeler qu'il faut payer jusqu'au dernier carat.

Alors, quoi faire, nous, pauvres petits qui ne sommes pas des législateurs ?

Nous unir, unir à nous les volontés droites et tous ensemble prêcher d'exemple.

Rappeler aux gouvernants éphémères que le Devoir prime le Droit ; que la solidarité est un fait ; qu'ils sont là pour servir et non se servir.

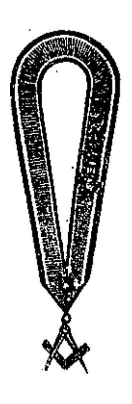
Nous rêvons d'une société fraternelle ; à nous de la préparer en créant de petits groupes de fraternité agissante dont on pourra dire des membres « Voyez comme ils s'aiment ».

Chez eux, pas d'aveugles, conducteurs d'aveugles ; pas d'ânes chargés de reliques ; rien que des amis qui s'entraident et se consolent mutuellement de leurs misères.

Et alors, par la contagion, les braves gens qui, après tout, sont les plus nombreux, se diront : faisons-en autant. L'Amour et la Justice finiront bien un jour par triompher. Dans nos groupes déjà constitués, c'est uniquement l'Emulation qui nous fait agir. Plus tard, quand le Temps n'aura plus de mesure pour nous notre mémoire sera bénie si nous avons bien œuvré.

Henri DUBOIS

Cousance (Jura). Armistice 1960.



Le secret de Nicolas FLAMEL (1)

par Maître Henry BAC

Bien souvent, je vous ai parlé de voyages.

Ce soir, je raconterai le plus beau que j'ai accompli.

Il fut entrepris, dans le temps et non dans l'espace.

J'avais lu, autrefois, certains récits fort pittoresques sur Nicolas Flamel, mais je n'y trouvais jamais l'explication d'un élément mystérieux concernant ce personnage.

Et, je décidais moi-même, de procéder à des recherches.

Vous connaissez le sujet : Nicolas Flamel, tout petit libraire qui vivait fort simplement au XIVe siècle, devint un jour, sans que personne ait pu l'expliquer, immensément riche : il fonda des hôpitaux, dota des abbayes, prodigua des secours à des multitudes de pauvres, fit bâtir des églises et des couvents, distribua des bourses, créa des asiles.

Comment expliquer, d'un misérable libraire, une telle munificence ?

Voici les données du problème.

Je vais, maintenant, vous exposer comment je pense être parvenu à expliquer le secret de Nicolas Flamel.

J'allais, d'abord, dans l'ancienne demeure de Nicolas Flamel.

« La Terre fut bien souvent retournée », me dit le propriétaire de la maison, « des curieux ont soulevé cette plaque de fonte à l'entrée d'un souterrain qui mène, je ne sais où ; mais moi, je ne cherche pas si loin, je fais mon travail quotidien ».

« Vous ne croyez pas au secret de Nicolas Flamel ? » lui demandai-je.

Il esquissa un léger sourire et eut un geste vague qui ne détruisait pas la légende.

Je sortis de cette cave, où l'imagination populaire a cru longtemps voir entassé l'or des opérations alchimiques.

Je remontais, toujours hanté par un même mystère.

---

(1) Conférence faite au Groupe Indépendant d'Etudes Esotériques.

Puis j'allais à Cluny contempler la pierre tombale de Nicolas Flamel.

Sa division, en trois parties, les différentes figures qui l'ornaient : la lune et surtout un soleil sculpté, au-dessus d'une clé et d'un livre fermé, me donnèrent à réfléchir.

Cette pierre tumulaire orienta mes recherches.

Ces recherches ont pour base des documents incontestables.

Il suffit d'aller à la Bibliothèque Nationale pour retrouver tous les actes officiels de sa vie : contrat de mariage, donations, testament. On voit des ouvrages copiés de sa main.

Je n'invente rien de son existence.

Je m'appuie sur des preuves matérielles à la portée du public.

Mais il faut situer le personnage au milieu de son époque.

Né à Pontoise,. venu de bonne heure à Paris, il a vu, en une seule année, changer seize fois le cours des monnaies.

Et, quand sa mère l'envoyait quérir le pain quotidien il entendait, sur la valeur de l'argent, des discussions. Il dut comprendre vite que rien n'est stable parmi les humains, que la matière représente peu de chose et qu'il faut acquérir un or, qui ne changera point.

La France est dévastée. La famine menace.

Il n'est pas d'année sans bataille, de jours sans tuerie.

Chaque soir, l'habitant de Paris peut se demander s'il ne se réveillera point dans les flammes au son du tocsin.

Ces gens-là nous ressemblent : il n'est que de bien les regarder pour se sentir Frères.

Cependant, quel éclat sur leurs traits !

La légende et la foi les éclaboussent de lumière.

Il suffit, pour qu'ils acceptent une affirmation et en fassent leur substance, qu'elle soit invraisemblable.

C'est la grande époque de l'aventure et de l'évasion.

Les hommes ne bougent pas souvent, mais ils vont loin. C'est l'aventure à domicile, celle qui ne déçoit point. Aussi comprend-on qu'un Nicolas Flamel trouve pâture à son imagination et qu'il éprouve le besoin de fuir par le rêve une époque que la guerre rend inhabitable.

Et si plus tard, écrivain juré et libraire, il s'enferme dans des recherches hermétiques, il a ses raisons. A un certain degré d'instabilité, on fuit la vie quotidienne pour partir vers d'autres rivages.

Jamais, comme alors, on ne vit plus d'hommes s'adonner secrètement à la science hermétique et demander, aux vastes horizons qu'elle découvre, un oubli de l'enfer humain. C'est quand le bateau sombre que l'île inconnue apparaît sous les plus belles couleurs.

Le futur adepte n'entend parler que de rapines et de luttes.

A quoi peut-il se fixer ?

Mais il reste Notre-Dame.

Elle incarne pour lui la force et la stabilité.

Son échoppe de libraire est toute proche.

En l'immensité d'ombres et de lumières de Notre-Dame, il pressent qu'elle possède un secret.

Il faut le rechercher.

A une époque sans journaux et radio, on s'instruisait en parlant : une tradition pure se transmettait sans la déformation créée trop souvent par le livre ou la presse.

L'histoire demeurait vivante.

Il apprit à épeler cet assemblage d'hiéroglyphes constitué par les pierres de Notre-Dame.

Mais il ne s'expliquait pas — en se reportant à la Bible et aux Evangiles — certaines figures.

Il était devenu pourtant assez instruit dans l'art hermétique.

Il se demandait cependant pourquoi les grands artistes, travaillant aux ciselures de l'édifice, répétèrent dans la rosace les motifs du porche.

Et un jour qu'il errait dans Notre-Dame, il aperçut deux étrangers dont le visage s'animait en regardant la voûte. Il s'approcha d'eux, espérant qu'il entendrait une explication pouvant satisfaire son appétit du mystère.

Et le plus âgé, dont l'accent et l'habillement laissaient supposer qu'il venait d'Espagne, lui demanda s'il était curieux des secrets de la Cathédrale. « Retourne-toi » lui dit-il en lui montrant une tête étrange appelée alors celle du Pierre du Coignet. Il eut la vision d'une figure de diable, dont la bouche béante servait alors aux fidèles pour éteindre les cierges. « C'est, ajouta l'étranger, un hiéroglyphe repré-

sentant la matière initiale de l'œuvre humanisée sous l'aspect de Lucifer. C'est la maîtresse pierre du coin. Tu comprendras, un jour, la valeur de cette figure. »

Après une conversation avec lui, le jeune Flamel pensa que, si la Grande Rosace reproduit les scènes du porche, c'est que les alchimistes, qui ont inspiré les bâtisseurs de Notre-Dame, ont voulu sauvegarder leur secret.

Une statue peut être détruite par un sauvage qui passe, mais la rosace demeure inaccessible.

« Je sais maintenant » dit-il à l'inconnu.

L'Espagnol lui répondit : « Tu ne sais rien. Apprends à mesurer la profondeur de ton ignorance. Et, si, un jour, tu commences à pénétrer certains secrets, rappelle-toi que le silence et l'humilité doivent demeurer la rançon de notre science ; si tu arrives à détenir les clés de la transmutation, si tu t'attaches à cet or que tu trouveras dans la matière purifiée, tu es un homme perdu. Je pourrais te donner le mot qui domine l'œuvre des philosophes. » « Confiez-le moi, supplia Nicolas Flamel, je ne l'oublierai pas. »

L'Etranger répondit : « C'est le mot : « silence ».

Resté seul Flamel médita.

Il rêva devant les statues du porche.

Il regarda les vierges folles et les vierges sages reproduites sur la façade.

Il réfléchit sur l'étonnante figure qui tient, dans un creuset, la salamandre.

Les jours passèrent. Tout en travaillant comme écrivain juré et libraire, il demeurait en proie, au désir de savoir.

Un gouffre de désir, dont le but n'est ni la chair, ni la puissance, se creuse en lui. Mais c'était un homme : entre lui et la connaissance ne se dressait pas que le piège de l'orgueil, et la femme, mêlée à toute chose comme un principe inévitable, intervint. Il trouva lui, le solitaire, le futur adepte, la pierre qui peut faire broncher le sage : il se maria.

Il épousa, sans fastes, en l'église Saint-Jacques-la-Boucherie, une veuve, d'agréable tournure et fort sage : dame Pernelle. Elle avait un peu de fortune. Elle apporta au foyer harmonie et discrétion.

Outre ses qualités naturelles, elle en possédait une autre, plus rare. C'est la seule femme, dans l'histoire de l'huma-

nité, qui put garder un secret toute sa vie, sans le révéler en confiance à tout le monde.

Il s'écoula sept années, au cours desquelles, Nicolas Flamel et Pernelle formèrent un couple chaque jour plus uni.

Tout en s'occupant de sa librairie — où elle le secondait — il s'adonnait à l'antique alchimie des Egyptiens et des Grecs, — parvenue — grâce aux Arabes, aux pays chrétiens.

Il comprit rapidement qu'il ne s'agissait pas seulement de fabriquer de l'or et que, trouver la pierre philosophale, c'était découvrir le secret de la nature et atteindre à la sagesse.

Il pensait qu'un livre devait contenir le Secret transcrit au moyen de divers symboles.

Il songeait si souvent à cela qu'une nuit, en rêve, il aperçut un ange qui lui tendit ce livre, en lui disant qu'un jour, il y trouverait ce que nul n'y saurait voir.

Il tendit la main, si ému qu'il s'éveilla.

Il raconta son rêve à Pernelle.

Alors, elle lui révéla qu'en son échoppe, la semaine précédente, un inconnu, d'aspect sordide, vint lui proposer un curieux manuscrit.

En l'absence de son époux, Pernelle avait refusé l'achat de ce livre, dont le prix demandé de deux florins lui paraissait considérable.

L'inconnu avait répondu qu'il reviendrait.

Nicolas Flamel pensa qu'il s'agissait du « Livre des livres » dont il venait de rêver.

Peu de jours après, le vendeur du manuscrit revint. Flamel, d'un coup d'œil, estima qu'il s'agissait du livre offert en rêve par un ange.

Il paya sans hésiter les deux florins.

Le miracle venait de se produire : le livre tombait entre les mains de celui qui devait le recevoir : le Secret allait se révéler.

L'ouvrage se présentait relié en cuivre travaillé. D'étranges figures y apparaissaient.

Quant aux pages, elles se composaient de feuilles d'écorce, habilement gravées, avec une écriture tracée au moyen d'une pointe de fer.

Il déchiffra que son auteur était un prince, prêtre, lévite, astrologue et philosophe, appelé Abraham le Juif.

Le livre contenait des menaces et de grandes malédictions pour celui qui se risquerait à le lire plus avant, sauf pour les sacrificateurs ou les scribes.

Nicolas Flamel, écrivain de profession, par conséquent Scribe, se dit qu'il pouvait entreprendre la lecture sans crainte.

Bientôt il devina que le secret de la vie et de la nature se trouvait enfermé derrière les symboles et les formules de cet ouvrage, écrit autrefois par un initié.

Il savait que la connaissance ne doit être révélée par les initiés qu'à ceux qui sont assez évolués pour en profiter, car elle devient funeste aux autres.

Jésus a dit : « Aucune perle ne doit être donnée en nourriture aux pourceaux. »

Or, la perle, il la tenait entre ses mains.

A lui de s'élever pour apprécier sa pureté.

Il se mit au travail.

Il avait étudié l'art des transmutations.

Il connaissait les habituels symboles des alchimistes.

Mais, il eut beau chercher.

Le livre ne révéla point son secret.

Il essaya d'en parler à des savants, à des chercheurs qui avaient étudié la Kabbale, on ne le prit pas au sérieux. Il s'exposa aux sarcasmes, on se moqua de lui.

Il médita sur son sens caché.

Plus de vingt ans s'écoulèrent en recherches décevantes.

Un licencié, le sieur Anseaume prétendit lui fournir la traduction, mais il ne détenait qu'une fausse science et il perdit des années (!), inutilement, à l'écouter.

Il tenait en mains, le livre des livres, que personne ne pouvait lui traduire.

Son texte avait été composé en partie en un hébreu ancien.

Et Flamel finit par penser qu'il n'arriverait à trouver la clé de l'ouvrage qu'en s'adressant à un Juif suffisamment érudit. Là encore, il faut nous placer à l'époque de Nicolas Flamel.

Des persécutions avaient alors chassé de France les Juifs.

Beaucoup, parmi les plus savants, avaient émigré en Espagne.

Aussi décida-t-il de partir là-bas pour y rencontrer un Kabbaliste capable de traduire le livre.

Au quatorzième siècle, un voyage en Espagne, pour un petit libraire qui n'avait jamais quitté l'Ile-de-France, apparaissait difficile et pouvait sembler suspect.

Il raconta alors — autour de lui — qu'il avait autrefois fait un vœu à saint Jacques de Compostelle et qu'il devait accomplir un pèlerinage pour aller se prosterner sur la tombe de l'apôtre.

Sauf Pernelle, tous devaient ignorer le véritable but de son voyage.

Il revêtit donc l'habit de pèlerin, émaillé de coquilles, prit le bourdon et il s'achemina vers la Galice.

En route, il rencontra, au début de sa randonnée, des groupes de pèlerins se rendant à Notre-Dame.

Il leur dit d'aller trouver — près Saint-Jacques-la-Boucherie — dame Pernelle en sa boutique d'écrivain.

C'est ainsi que dans les semaines qui suivirent son départ elle reçut des messages verbaux et aussi un parchemin sur lequel s'étalait avec la signature du philosophe, un sceau hermétique représentant le combat d'un aigle et d'un lion, Pernelle comprit que la grande préoccupation de son époux demeurait la recherche de la pierre philosophale.

Puis des mois passèrent, sans nouvelles du voyageur.

Je n'ai pas trouvé de documents concernant les aventures de route de Nicolas Flamel.

Peut-être n'en eut-il pas ?

Les aventures n'arrivent très souvent qu'à ceux qui les cherchent.

Nous savons seulement que Nicolas Flamel, toujours prudent, n'avait pas voulu exposer, aux risques du voyage, le livre tellement précieux.

Il en avait copié soigneusement des feuillets, qu'il emporta sur lui.

Ayant annoncé qu'il allait accomplir un vœu à saint Jacques de Compostelle, il s'y rendit d'abord. On lui montra l'endroit où fut découvert — dans son tombeau de granit, le corps supplicié de l'apôtre. Il étudia les sculptures de la cathédrale. Et, devant la statue enrichie de pierreries et de coquilles, représentant le saint, il pria de toute son âme.

Puis il erra en Espagne, abordant des Juifs. Il rencontra chez eux, d'autant plus de méfiance qu'il venait du pays de France qui les avait expulsés.

Il avait vainement parcouru la Navarre, les Asturies et la Galice.

Il songeait à Pernelle, qui devait s'inquiéter, en sa boutique, privée de sa direction.

A plus de cinquante ans, il accomplissait son premier grand voyage.

Le découragement l'accablait.

Il décida de rentrer.

Sur le chemin du retour, il arriva, un soir, dans la ville espagnole de Léon, où il s'arrêta pour passer la nuit dans une auberge.

Il y soupa avec un commerçant français, venu pour ses affaires, qui connaissait assez bien le pays.

Il lui confia son désir de rencontrer quelques Juifs érudits.

Il apprit que vivait dans la ville un médecin israélite, appelé Maître Canches, qui guérisait nobles ou manants, qui ne demandait rien n'acceptant que les offrandes.

On disait qu'il fabriquait de l'or.

Le lendemain, Nicolas Flamel franchit les portes du Ghetto et s'en va trouver Maître Canches. Ce médecin ne songe d'abord qu'à se débarrasser de ce libraire. Mais Nicolas Flamel remarque, dans la pièce où ils conversent, une armoire symbolique, celle qui doit être considérée comme le vaisseau philosophique, l'athanor crible, où doit s'accomplir le grand œuvre.

Il ne doute plus d'avoir rencontré celui qui peut lui apporter la lumière.

Sans hésiter, il étale devant Maître Canches, les copies qu'il a emportées.

L'Israélite les identifie aussitôt, comme la reproduction du Livre d'Abraham le Juif. Il s'agit, déclare-t-il, de l'ouvrage d'un initié supérieur, un de ceux qui montent d'autant plus haut, qu'ils savent demeurer inconnus.

Maître Canches commence à traduire les feuillets, à expliquer les symboles. Il trouve la copie consciencieuse, mais il veut connaître l'original.

En hermétisme, tout à un sens ; il désire voir la couleur des enluminures.

Les feuillets apportés par Flamel, s'avèrent insuffisants pour la révélation du secret.

Maître Canches, malgré son âge avancé, décide d'accompagner Flamel à Paris.

Toute sa vie, il a cheminé vers la Vérité. Il fera maintenant le grand voyage pour être en possession du secret libérateur.

Les Juifs ne sont pas tolérés en France ; il se convertira. Il s'est placé, depuis longtemps, au-dessus de toute religion.

Et il verra Notre-Dame, où le secret est écrit.

Un lien solide unit les deux hommes. L'histoire raconte que les deux amis firent une partie du voyage par mer, jusqu'à Bordeaux, sans doute. Ils ne prirent donc la route qu'en Guyenne. Mais à mesure que Maître Canches se rapprochait du but, ses forces physiques l'abandonnaient.

Il souhaite pourtant garder un souffle de vie pour être en possession du secret, vers lequel il se hâte.

A Orléans, il devient si faible qu'il ne peut plus quitter son lit d'auberge.

Son état empire. Et à Nicolas Flamel qui le soigne, il déclare un matin : « En mon âme et conscience, aucun désir de lucre ne m'a poussé. Il est permis à l'homme de savoir quand il désire s'élever. Dès que l'homme a voulu connaître pour dominer il a couru à sa perte. C'est pourquoi la science future précipitera l'humanité au fond de l'abîme. Cependant, les croyants comme vous l'aideront à remonter. Je vais mourir sans connaître Notre-Dame, mais ce que mes yeux auraient vu n'est rien au regard de ce que mon âme contemplera. N'ayez peur de la mort : elle demeure douce au croyant. »

Maître Canches partit pour l'Orient Eternel en traçant sur un parchemin, de sa faible main, de mystérieuses formules.

Comme il était converti et qu'il ne fallait pas donner le soupçon d'avoir ramené un Juif en France, Flamel le fit enterrer pieusement et célébrer des messes pour le repos de son âme.

Il acheva son voyage, retrouva Pernelle, sa boutique, ses manuscrits.

Avec son habituelle prudence, il ne révela rien de ce qu'il avait appris.

L'enseignement de Maître Canches lui suffit pour arriver à comprendre tout le livre de la transmutation.

Il a mis Pernelle au courant.

Elle le seconde. Et au bout de trois ans de recherches, il réalise sa première projection.

Le Livre d'Abraham le Juif a livré son secret.

La transmutation était opérée.

Le modeste libraire détient bientôt une fortune considérable. Des documents indiscutables nous révèlent qu'il possédait à Paris, trente domaines ou maisons. Les deux époux fondent des hôpitaux, dotent l'établissement des Quinze-Vingts, font réparer le charnier des Innocents, bâtir des églises ; ils offrent un autel en argent à leur paroisse de Saint-Jacques-la-Boucherie, prodiguent les secours aux malheureux.

La puissance laisse Flamel indifférent.

Il est l'adepte parfait.

Il a vaincu ses passions.

Il considère que la plus grande victoire demeure celle de l'esprit sur la matière, la transmutation de ce qui est humain en ce qui est divin.

Quant à l'or, il ne l'utilise que pour adoucir les misères.

Cependant les libéralités de Flamel suscitèrent des jalousies.

Il parut invraisemblable qu'un petit boutiquier, écrivain et libraire, ait doté 14 hôpitaux et soit propriétaire de tant d'immeubles.

On parle de lui au Roi Charles VI, qui charge le Sire de Cramoisi, Maître des Requêtes, d'ouvrir une enquête.

Elle lui fut favorable.

Et, un soir un carrosse fleurdelisé vint chercher Flamel pour le mener auprès du Roi. Charles VI le retint longtemps et resta tout émerveillé. Flamel, sans lui découvrir le secret de la transmutation, lui révéla-t-il son sens et sa valeur symbolique ?

Lui ouvrit-il des portes de lumières ?

Plus tard, le Roi lui envoya son Chambellan, Messire Antoine des Essarts, dont le carrosse s'arrêta devant sa porte, pour l'emmener et le conduire auprès du Roi : Charles VI, désirait que soit érigé dans Notre-Dame un symbole alchimique — afin de marquer son goût pour la science de la transmutation et pour Nicolas Flamel.

Sur les conseils du Sage, un saint Christophe fut érigé au premier pilier de droite en pénétrant dans la cathédrale.

Il eut ses fidèles, dont la plupart ignorait son sens hermétique.

Des iconoclastes voulurent, en 1772, l'enlever : Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, s'y opposa.

Ce fut seulement après sa mort, qu'on le traîna, hors de la cathédrale, pour le briser.

Il y avait aussi, à Saint-Jacques-la-Boucherie, un saint Christophe, sans doute élevé par les soins de Nicolas Flamel.

L'activité du savant étonnait.

Pernelle l'avait quitté pour l'Orient Eternel : pour lui elle vivait toujours.

Les hommes du moyen âge se nourrissaient de merveilleux, comme de pain.

Cependant il possédait un bon sens et un génie tel qu'ils lancèrent, pour des siècles, dans le ciel, au mépris de la pesanteur, de vertigineuses cathédrales.

Mais imaginatifs prodigieux, ils poussaient dans le mystère des tiges comme ces plantes prisonnières d'un étang qui, à force d'élan, éclosent à la lumière.

Nicolas Flamel s'éteignit l'âme sereine. A peine sa mort physique fut-elle connue, que tous ceux qui recherchaient la célèbre poudre de projection vinrent rôder autour des lieux qu'il avait habités.

On cassa, durant la nuit, des sculptures et des inscriptions pour les emporter. On creusa les caves de sa demeure, on sonda les murs.

Mais le livre : oui — le livre...

Je sais où il est : je l'ai vu, de mes yeux. J'expliquerai comment.

Mais auparavant, il faut que vous sachiez quelle fut sa destinée.

Nicolas Flamel avait légué sa bibliothèque et ses papiers à son neveu Perrier qui s'occupait d'alchimie et qu'il aimait beaucoup.

L'héritage fut transmis durant deux siècles sans qu'on entendit parler de ceux qui détenaient le Livre : c'étaient sans doute des Sages.

Mais, sous Louis XIII, un des héritiers, nommé Dubois, ne sut pas rester dans l'ombre.

Il avait encore entre ses mains une provision de poudre de projection : au mépris de toute prudence, il l'utilisa pour éblouir ses contemporains.

Devant le Roi, il changea des balles de plomb en or.

Le Cardinal de Richelieu, qui aimait les richesses, exigea que lui soit livré le secret de la transmutation.

Mais Dubois, s'il possédait un peu de poudre de projection, s'avérait incapable de traduire le livre.

Il ne put rien apprendre au Cardinal.

Il fut emprisonné à Vincennes, et finalement, sous le prétexte d'anciens délits commis par lui, fut pendu.

Richelieu usait d'un moyen commode pour confisquer, à son profit, tous ses biens.

On fouilla les immeubles ayant appartenu à Nicolas Flamel, on vint la nuit soulever sa pierre tombale, on brisa son cercueil.

Quant au Livre, Richelieu l'avait entre ses mains. Il le dépose en son laboratoire de Rueil, tente de le déchiffrer.

Mais un homme d'Etat comme le Cardinal, ne se rendait pas compte des années de méditations indispensables pour bien connaître la science des mutations de la matière.

Malgré sa puissance, ses recherches n'aboutirent à rien.

Depuis, les historiens restent muets sur le destin du Livre.

Et je n'en saurais pas plus, sans la rencontre d'un journaliste, Carlos Larronde.

Cela se passait avant la guerre.

Il savait où se trouvait le Livre. Il l'avait vu.

Il appartenait et appartient encore à un homme riche, avisé et puissant, qui connaît la valeur du Silence.

Si, après bien des difficultés — j'obtins de lui l'autorisation de regarder le Livre, c'est en lui donnant l'assurance de n'en rien divulguer.

En un temps où l'or semble dominer le monde — et même, symboliquement, le survole (des milliards ne sont-ils pas — en or — si souvent transportés par avion !), admirons en Nicolas Flamel, alchimiste, le dominateur de l'Or.

Il sut cacher avec autant de soins le secret de la transmutation qu'il avait mis à le découvrir.

Et je terminerai par cette phrase de Victor Emile Michelet : « Le Secret ne sera jamais divulgué : il ne peut pas l'être. Mais il est partout révélé. »

Henry BAC.





Louis-Claude de SAINT-MARTIN
(1743 - 1803)

Correspondance de Louis-Claude de Saint-Martin avec Nicolas-Antoine Kirchberger et François-Victor Effinger

(1798-1800) (1)

9

KIRCHBERGER A SAINT-MARTIN

Berne, le 22 septembre 1798.

Dans ce moment, mon cher ami, je reçois avec un très grand plaisir votre lettre datée du 20 septembre, que je crois avoir été écrite le 13 et je vois que vous m'en avez adressée une que je n'ai pas reçue. Votre dernière est d'Amboise le 10 juillet ; je vous ai répondu le 19 du même mois. Vous me mandez qu'elle vous est parvenue. J'ai écrit aussi le 5 août au citoyen M. que je lui adresserai un paquet qu'il devait vous envoyer à Paris par la diligence à votre ancienne adresse. Le 18, ce paquet fut expédié ici par Neuchâtel. Il contenait les deux volumes de Mlle B., une lettre pour vous qui renfermait encore une de notre ami D. aussi pour vous, auquel j'ai pu à la fin donner de mes nouvelles. Outre cela, ce paquet contenait mon discours préliminaire sur lequel je serais fort aise d'obtenir vos corrections. Lorsque je ne reçus point de réponse du citoyen M., je lui écrivis derechef le 3 septembre, mais jusqu'ici je suis resté sans réponse. Peut-être serez-vous plus heureux que moi. Son adresse est : au citoyen M., payeur général du département du Doubs à Besançon. Si mon précis devait trop tarder, je me fais fort de vous procurer le grand registre quelque rare qu'il soit, et nous le ferons passer alors par Strasbourg.

Vous avez très bien saisi le n° 81 du 20e chapître de l'*Aurore*, en prenant le mot de *biss auf* dans un sens limitatif. Le génie de la langue allemande entend ordinairement le contraire de la signification française, lorsqu'on se sert du mot *biss auf*. Le sens de ce n° 81 est que, quand même nous conservons dans la résurection toutes les formes de notre corps, excepté les boyaux et les parties naturelles, néanmoins nous n'aurons pas une chair et des os palpables.

Mandez-moi, s'il vous plaît, si vous voyez quelque jour pour obtenir de bons collaborateurs, et surtout de ceux qui peuvent parvenir à un degré d'union suffissant pour *Math. XVIII, 19.*

La Providence m'a procuré encore la découverte d'un excellent ouvrage, les lettres d'Ueberfeld, l'ami de Gichtel. Ses lettres sont rarissimes et très profondes. Je ne mérite pas toutes les faveurs dont cette divine Providence me comble. J'espère outre cela de faire connaissance ici avec un véritable amateur d'ouvrages de notre excellent B.

Je vous embrasse de tout mon cœur. Ne nous lassons pas de prier les uns pour les autres pour que notre divin Maître enflamme toujours nos cœurs de son amour et nous accorde les secours de son St-Esprit.

K.

---

(1) Suite de la correspondance *publiée pour la première fois* par Robert AMADOU. Voir le n° 3 (Juillet à Septembre 1960) de l'INITIATION

P. S. — Si vous connaissiez à Paris un ami du citoyen M. peut-être pourriez-vous par son canal demander à M. des nouvelles de mon paquet.

10

SAINT-MARTIN A KIRCHBERGER

Paris, le 12 vendémiaire an VII (3 octobre 1798).

J'ai reçu, mon cher ami, votre dernière du 22 septembre. J'avais reçu antérieurement le paquet de livres, votre préface et j'en ai accusé la réception à Maubach, et aujourd'hui je vous l'accuse à vous-même, en vous envoyant mes notes sur votre préface et mes remerciements de votre bon cadeau de Mlle B. Quant à votre entreprise, je loue beaucoup votre bonne intention, mais plus je lis notre auteur, plus je le trouve difficile à abréger, si ce n'est quelques expressions triviales et quelques diffusions qu'on pourrait retrancher et resserrer. L'ami D. voudrait que vous traduisissiez Pordage. Pour moi, j'aimerais mieux que vous traduisissiez B., je me chargerais plutôt de Pordage : il est mieux écrit et ne me donnerait pas tant de peine. Au demeurant je ne puis guère m'engager en de grandes entreprises dans ce genre. J'ai beaucoup à puiser dans ma propre fontaine ; et mes ouvrages paraissent à plusieurs personnes comme l'avance de nos gros bonnets. D'ailleurs je pèse un peu le génie de ma nation : il s'en faut beaucoup que je la croie mûre pour une pareille nourriture. B. ne serait pas lu à moins d'une refonte générale, et c'est cette refonte que je n'ai ni le temps ni la force de faire. Je n'ai encore aucun collaborateur pour mes traductions, et je n'ai pas de moyens pécuniaires pour m'en procurer. Je vous félicite de toutes les bonnes découvertes que vous faites. Je ferais bien le péché d'envie, si je ne sentais pas de temps en temps que nous portons ne nous le meilleur de tous les livres, enfin le livre vivant. Néanmoins ce me sera une grande consolation et un grand secours lorsque je pourrai avoir le grand registre.

Pour revenir à votre précis, je vous dirai que le ton pieux et croyant que vous prenez peut aller encore aux mœurs de vos climats ; il va peu à peu à celles du nôtre où nous faisons sur cela maison nette. Malgré cela il y a encore quelques bonnes âmes qui l'entendent et qui s'en accomodent. Pour moi, je serai ravi de voir votre ouvrage.

Pour notre Vulgate latine que vous louez tant, je suis obligé de vous dire que vous lui faites beaucoup de grâces. Nous avons eu en France un fameux hébraïsant nommé le père Houbigant qui s'est amusé à noter les fautes de saint Jérôme contre le texte : il en a trouvé onze mille. Cela n'empêche pas qu'on en tire parti ; mais ceux qui connaissent les textes se tiennent en garde.

Adieu, mon cher ami ; je ne vous envoie pas l'original de votre préface pour ne point vous causer de frais ; mais si elle vous est nécessaire, dites-le moi et je vous la ferai passer.

S.-M.

Faites parvenir le petit billet à D., s'il vous plait.

11

KIRCHBERGER A SAINT-MARTIN

Berne, le 16 octobre 1798.

Bien des grâces, mon cher ami, pour les observations que vous avez pris la peine de faire sur ma préface. Je vois par vos notes qu'il est arrivé un petit quiproquo. Notre ami Maubach me mande qu'il avait

fait copier ce papier. Par mégarde il vous aura fait parvenir la copie au lieu de l'original, je m'en aperçois par la *psychologia verra* et par *Lusa,* car je ne connais point d'endroit en Allemagne qui s'appelle *Lusa.*

L'ami D. m'a fait les mêmes objections que vous sur mon entreprise qu'il appelle un extrait. Je lui ai répondu qu'il ne m'avait pas compris, que mon intention était de faire un précis et non un extrait. La grande difficulté qui arrête au commencement tous les lecteurs de B. et qui même arrêta Gichtel pendant plusieurs années, est l'erreur dans laquelle on tombe en saisissant une proposition sans voir sa liaison avec une autre placée ailleurs, qui la modifie. Les écrits de B. sont un labyrinthe si on ne range pas les vérités dans leur ordre naturel, et si l'on ne saisit pas exactement le sens des mots. Or mon but était de présenter l'enchainement des principes de B., tel que l'un découle de l'autre : c'eut été un rapport, un tableau, une analyse de la doctrine de B. Ce n'est que par un coup d'œil semblable et non par un extrait que l'on peut découvrir toutes les beautés de son système. L'ami D. ne connaît pas notre auteur qu'il met au-dessous de Pordage. Le vénérable Ueberfeld, mort à Leyde en 1731, lisait B. à genoux, c'est-à-dire qu'après chaque paragraphe difficile et quelquefois après avoir lu quelques lignes, il se prosternait devant l'Eternel pour en obtenir le vrai sens ; aussi l'a-t-il si bien obtenu qu'il devint l'époux de Sophie.

En disant du bien de la version de saint Jérôme, j'ai parlé de son Nouveau Testament, et les connaisseurs chez nous sont de mon avis. Quand à l'Ancien Testament, je ne suis pas à portée de juger si l'hébraïsant français connaissait mieux les langues orientales que saint Jérôme qui avait passé une partie de sa vie sur les lieux pour les étudier ; ainsi je ne troublerai pas les divertissements du père Houbigant.

Je vous félicite d'avoir achevé la traduction de l'*Aurore*. C'était un travail d'Hercule. Il fallait votre persévérance, votre connaissance de l'objet et votre facilité d'exprimer dans votre langue des idées aussi étrangères, pour oser entreprendre cette tâche. Il ne manque plus que les *Quarante questions,* et la couronne de notre ami, la *Menschwerdung* qui renfermé les plus grands mystères présentés d'une manière bien plus claire que dans l'*Aurore*.

Gichtel, un savant et en même temps un théosophe profond, avoua qu'il n'était jamais parvenu à exprimer tant de choses en si peu de mots comme B. Quant à moi, je trouve la plupart des écrits religieux fades en comparaison de ceux de B.

Veuillez garder ma préface ; je vous prie seulement de ne pas la laisser sortir de vos mains.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

K.

12

SAINT-MARTIN A KIRCHBERGER

Paris, le 4 novembre 1798.

C'est bien l'original de votre préface, mon cher ami, qui m'a été envoyé ; j'en juge par l'écriture qui, est bien celle de votre secrétaire. Quant aux deux mots *verra* et *Lusa,* je me les explique par distraction de ce même secrétaire, qui au premier aura mis un *r* de trop, et au second la syllabe *ce* de moins qu'il n'eut fallu pour faire le nom de *Lusace* qui, comme vous savez, était la patrie de notre chérissime B. Ainsi l'ami Maubach a rempli vos intentions. Je me rends

bien volontiers à votre avis sur le *précis* au lieu de l'*extrait*. Je soupire aussi après le moment où cela paraîtra, car plusieurs personnes qui savent mes entreprises de traduction désireraient bien les voir entre les mains du public, mais personne n'a de fonds pour en faire les frais, et aucun libraire ne voudrait s'en charger. Ainsi votre ouvrage tiendrait lieu des grandes traductions et serait plus facile à lire. Je crois comme vous que B. est au-dessus de tous les docteurs de son genre et que l'ami D. ne le connait point assez. Il devait m'envoyer quelques-uns de ses ouvrages qui ne sont pas dans l'édition de 1682. La caisse s'est perdue en chemin.

Vous m'engagez à traduire les *Quarante questions* et le *Menschwerdung* : je ne vous promets rien sur cela, tant ce genre de travail m'est non seulement infructueux mais contraire. Cependant, si votre précis ne paraissait point, je ferais un effort pour répondre à vos encouragements.

Une amie à moi, dont je vous ai parlé quelquefois et à qui je dois la connaissance de B, me parle d'un nommé Jules Sperber qu'elle me dit être un second B., mais plus clair. En auriez-vous connaissance et pourriez-vous procurer ses ouvrages à quelqu'un qui les désirerait ? Cette amie sachant ma liaison avec vous a été tentée de vous écrire plusieurs fois. Je lui ai même donné votre adresse ; mais je vois qu'elle n'en a pas encore fait usage. Elle me charge de faire passer son adresse actuelle à l'ami D., car elle ne demeure plus à Strasbourg. Cette adresse actuelle est : à Madame de Boecklin, née de Roeder, à Dirsbourg, par Offenbourg. Je vous prie en grâce de la faire parvenir à l'ami D. la première fois que vous lui écrirez, et de lui dire que cette amie désire beaucoup d'avoir de ses nouvelles par lui-même.

La version du Nouveau Testament par saint Jérôme est meilleure que celle de l'Ancien ; elle était aussi plus facile parce que le texte n'en était pas hébreu, et que sûrement l'esprit en était mieux conservé par les traditions, puisque les premiers siècles du christianisme ne se sont presque occupés que de cela, tandis que les siècles suivants se sont occupés de beaucoup d'autres choses. Quant à la traduction de l'Ancien Testament, je ne sais pas assez d'hébreu pour en juger, et je m'en rapporte sur cela à ceux du métier et qui sont plus en état de prononcer. Je voudrais bien savoir si votre précis empêchera que vous continuiez à traduire les lettres de B. que vous aviez commencées. Je voudrais bien aussi que vous me disiez comment doit se traduire le mot *Babstum* qui se trouve dans la 22e lettre, n° 11, à l'avant-dernière ligne. Vous ne me dites rien du grand registre.

Adieu, mon cher ami ; je me recommande toujours à vos bonnes prières.

S.-M.

L'année dernière j'ai publié une petite brochure intitulée : *Réflexions d'un observateur sur la question proposée par l'Institut : Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple ?* Cette année je me propose d'en publier une autre sur une question également de l'Institut : *Déterminer l'influence des signes sur la formation des idées.* Ma brochure s'appellera : *Essai sur les signes et les idées ;* elle sera plus considérable et plus importante que l'autre, dont je ne vous ai point parlé dans le temps parce que c'était trop peu de choses. Mais quand la seconde sera imprimée, je vous enverrai les deux, si vous voulez bien m'indiquer un moyen de vous les faire parvenir. Ce sera peut-être encore long quoique mon écrit

soit prêt, mais j'ai affaire avec un imprimeur qui est à la fois un lambin et un brouillon ; ce qui fait que je suis avec lui sur les épines, sans savoir quand j'en sortirai ; et je ne puis guère en prendre un autre parce que, pour ses propres intérêts, je trouve chez lui des facilités qu'un autre ne me fournirait pas ; chose secondaire que je n'ai pas besoin de vous expliquer.

S. M.

13

KIRCHBERGER A SAINT-MARTIN

Berne, le 10 novembre 1798.

Sur ce que vous m'avez dit, mon cher ami, dans votre précédente lettre, de l'espoir des personnes qui vous environnent, de leur maison nette et de leur crainte des gros bonnets, j'ai jugé que la lecture du *Dictionnaire philosophique* leur convenait mieux que celle de mon précis. J'ai changé mon plan et je m'y tiendrai : je ferai mon précis en allemand. Par là je vous éviterai beaucoup de peines, et à moi aussi. Cela n'empêche pas que j'ose vous solliciter de traduire de temps à autre quelques pages des *Quarante questions* et de la *Menschwerdung ;* l'un et l'autre est plus facile à traduire que l'*Aurore,* et il viendra un temps où la postérité vous saura grê de votre travail. Les bonnes âmes gagneront leur pain de vie à la sueur de leur front, et les autres ne vous comprendront pas : il n'y a pas de mal, on leur évitera du moins le péché de la profanation.

Je ferai des perquisitions sur Jules Sperber que je ne connais pas. Je suis occupé du grand registre pour corriger les fautes d'impression qui s'y sont glissées et qui ne sont pas indiquées, l'ouvrage ne s'étant pas imprimé sous les yeux d'Ueberfeld. Venerandus ne les aurait pas passées.

L'ami D. me doit une lettre. Quoique je sois surchargé de correspondances, celle de Madame B. me fera plaisir. Rien n'est moins sûr que celle de l'ami D. Si la Providence me donne la force et la vie pour finir mon précis, je me propose de continuer la traduction des lettres ; mais mon âge ne me permet pas d'espérer que je la finirai.

Le mot *Babstum,* que l'on écrit aujourd'hui *Pabsthum,* vient de *Pabst* et signifie dans l'endroit indiqué *papisme,* ou religion romaine. Le sens strict est *pontificatus, papatus.*

Je me fais plaisir de lire vos deux traités ; sur l'objet du second il y a des matériaux excellents dans un mémoire du professeur Soulzer, inséré dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences de Berlin, qui doivent être dans la Bibliothèque Nationale ; je ne me rappelle pas dans quel volume, mais vous le trouverez dans la table des mémoires depuis 1750 jusqu'à 1770.

Adieu, mon cher ami.

K.

14

SAINT-MARTIN A KIRCHBERGER

Paris, le 20 frimaire an VII (10 décembre 1798)

Je n'ai plus guère présent, mon cher ami, ce que je vous ai demandé dans ma dernière au sujet de l'esprit des personnes qui m'environnent, et je ne vois pas pourquoi cela vous aurait fait changer votre plan. Au reste, vous y êtes décidé ; sans doute c'est pour le bien de la chose.

Mon amie, Madame de Boecklin, me mande qu'il y a déjà un précis de Boehme en allemand et qu'elle l'a lu il y a plusieurs années. Elle ne s'en rappelle pas l'auteur ; elle me mande aussi qu'elle a pris conaissance de Sperber dans Arnold, *Kirchen und Ketzer Historie*. Vous avez sans doute cet ouvrage d'Arnold ; elle s'offre de vous en faire tous les extraits qui pourraient vous intéresser en cas que ce magasin ne se trouvât point parmi vos livres.

Sur votre recommandation, j'ai commencé à traduire les *Quarante questions ;* j'irai lentement parce que j'ai mon propre champ à cultiver et qu'il est temps de songer sérieusement à cheminer dans notre sublime carrière; mais je me donnerai autant que je pourrai à ce que vous demandez de moi pour le secours des êtres de désirs. Quant aux lettres de notre ami Boehme, si vous pouviez me les faire venir de Londres traduites en anglais, cela me ferait grand plaisir. Je sais qu'elles y sont, mais d'une autre main que de Law. Cette traduction anglaise m'aiderait beaucoup, au cas que je vinsse un jour à vouloir les traduire en français et même, pour venir au secours de mon peu de savoir dans votre langue, je désirerais que vous pussiez me procurer tous les ouvrages de Boehme non traduits par Law. Vous pouvez aisément en faire le relevé. Cette traduction anglaise m'est souvent utile, quoique d'autres fois je la trouve défectueuse.

Je vous remercie du *Babstum*. Je ne vous ferai l'envoi de mes deux brochures que quand la seconde sera imprimée et cela sera encore un peu long. Je n'ai point eu recours pour mon essai sur les signes au mémoire de Soutzer ni même aux différents endroits de Boehme qui renferment là dessus des magnificences ; je n'ai eu en vue que nos simples docteurs académiques et il ne faut pas que je les sorte trop hors de leur sphère, ils ne m'entendraient pas : il y en aura encore assez pour eux.

Adieu, mon cher ami, je me recommande à vos bonnes prières.

S.-M.

P. S. — Je pourrai vous envoyer sans beaucoup de frais mes deux brochures par la poste jusqu'à la ville française la plus proche de vos frontières, où vous voudrez m'indiquer un correspondant à qui je puisse les adresser et qui vous les fera passer. Sinon, je les enverrai par la diligence de Basle. Vous me donnerez également une adresse, ne sachant pas si celle du Colonel Oser peu encore s'employer.

K.

15

KIRCHBERGER A SAINT-MARTIN

Berne, le 18 décembre 1798

Ce qui m'a fait changer de plan, mon cher ami, c'est l'esprit de la grande société qui vous entoure. A des personnes qui se sont coupé les jambes, il ne faut pas proposer de faire une promenade à pied ; quand on fait maison nette dans le sens que vous me le mandez, on n'a plus de pieds pour marcher au sanctuaire, outre qu'ils trouvent que j'ai pris un ton pieux et croyant. Je n'aurai jamais d'autre ton que celui qui est dans mon âme ; ce qui peut les avoir choqués, c'est la confession de ma profonde vénération pour Jésus-Christ, que je regarde en tant que *Verbe* uni à sa sainte humanité comme *le vrai Dieu et la vie éternelle.* « Si quelqu'un a eu honte

de moi et de mes paroles parmi cette race adultère et pécheresse, le Fils de l'homme aura aussi honte de lui quand il sera revenu en la gloire de son Père avec les saints anges ». Quand même Jésus ne nous aurait pas donné cet avertissement, il serait également gravé dans mon cœur et je rougirais de ma bassesse et de ma pussilanimité si j'étais capable de parler ou d'écrire dans un sens contraire. L'air qui vous environne, mon cher ami, est bien méphitique ; permettez que je vous donne le conseil que vous m'aviez donné autrefois : *Veillez et priez.*

Je ne connais aucun précis de B. en allemand. Il existe bien deux extraits, c'est-à-dire deux recueils de passages de notre auteur, que je possède ; l'un est de Tscheer, in-4°, et l'autre d'un anonyme sous le titre de *Seraphimisch Blumen Gartlein,* in-12. Si Madame de Bœcklin connaît un précis, elle me fera grand plaisir de me l'indiquer.

Il y a plus d'un an que j'ai écrit à Londres pour vous faire avoir les lettres en anglais ; elles étaient dans la caisse de M.D., qui s'est perdue en route. Au reste, s'il y a un passage qui vous arrête dans les lettres, je pourrais vraisemblablement vous en expliquer le sens, parce que le style des lettres n'est pas difficile.

Je possède l'ouvrage d'Arnold, mais il se trouve à M. Je ne voudrais pas donner la peine à Madame de B. de faire des extraits volumineux ; mais pour savoir si Sperber est un bon ou un mauvais prophète, il y a une pierre de touche infaillible : enseigne-t-il la doctrine de J.-Ch. *en nous ?* Voilà ce à quoi tout se réduit ; car celui qui ne boit pas son sang et ne mange pas sa chair n'a point de vie. C'est le seul chemin pour arriver à notre régénération ; et sans régénération nous ne verrons point le royaume de Dieu. Il faut que cette présence de J.-Ch. en nous soit substantielle ; les papistes n'ont, généralement parlant, pas connu cette doctrine ; il n'y a que Bérenger dans le Xe siècle qui en a eu quelques soupcons ; aussi fut-il condamné par le 2e et le 3e concile de Rome. C'est là le grand mystère de la régénération sur lequel notre ami Boehme est si profond et en même temps si satisfaisant.

Vous pourrez m'adresser vos deux traités par notre ami Maubach qui voudra bien les accompagner de deux lignes de votre part.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

K.

16

SAINT-MARTIN A KIRCHBERGER

Paris, le 31 décembre 1798.

C'est à moi seul, mon cher ami, que je dois imputer le changement que vous avez fait à votre plan. Si par ma grande société vous entendez ma nation, c'est moi seul qui vous aurai fait part de son esprit ; et en effet je la connais assez pour savoir qu'au point de ténèbres et de venin philosouhique où elle en est, on ne pourrait rien produire sur elle par de simples professions de foi ; mais comme la vôtre aurait été appuyée par les prodigieuses instructions de notre ami B., vous auriez fait un bien considérable. Si vous entendez ma société particulière, elle est si courte que son avis n'aurait pas dû vous offusquer, d'autant qu'elle est ainsi que moi dans la profonde persuasion de toutes les vérités qui vous sont chères et que je ne veux, n'enseigne et ne prêche à tout le monde soit verbalement, soit par écrit, que la nécessité indispensable et exclusive

de notre régénération et de notre réunion et alliance intime avec le Verbe de Dieu fait homme, si nous voulons obtenir et parvenir au Royaume de la vie. Je veux même vous communiquer une intelligence qui m'est venue sur cela dans une prière ces jours derniers : c'est que si nous cheminions constamment dans cette voie de régénération, nous monterions dès cette vie à des degrés où le Christ n'a monté lui-même qu'après sa mort, et c'est là le sens de ce qu'il disait à ses disciples : *vous pourrez faire encore de plus grandes choses.*

Ainsi je vous réitère mes regrets, mon cher ami, que vous ayez pris avec tant de sensibilité des expressions peut-être trop franches, peut-être aussi trop légères de ma part, ce qui m'arrive trop souvent, comme payant le tribut à mon caractère national. Je suis vraiment affligé du tort que j'ai causé par là à mon pays en le privant des bonnes choses que vous lui auriez données ; et je vous demande en mon particulier très humblement pardon si dans mon langage il y a eu quelque chose qui ait pu vous scandaliser et vous offenser, vous assurant comme si j'étais devant la Vérité même que ce serait ce qu'il y aurait de plus éloigné de mes intentions envers un ami que j'honore, que j'aime et que je respecte, parce que je sais qu'il le mérite à tous égards.

Je vous remercie en outre bien sincèrement de votre bon avertissement sur le besoin que j'ai de veiller et de prier ; je vous prie en grâce de me répéter souvent ce salutaire avis. Je connais combien ma faiblesse est grande, et je ne doute pas que les dangers qui m'environnent ne le soient aussi beaucoup et peut-être plus qu'ils ne le paraissent. Ainsi, mon cher ami, ne vous relâchez point dans vos observations ; c'est un vrai service que vous me rendez, et ce sera une œuvre de votre charité qui vous sera compté auprès de notre bon Maître et Sauveur Jésus-Christ.

J'attendrai pour vous envoyer mes deux brochures que la seconde soit imprimée, et cela sera encore un peu long.

Adieu, mon cher ami, je me recommande à vos bonnes prières.

S.-M.

17

KIRCHBERGER A SAINT-MARTIN

Berne, le 13 janvier 1799.

Vous avez parfaitement raison, mon cher ami, en croyant aux dangers de votre état : le premier et le second principe se combattent chez vous. S'offenser de la franchise d'un ami lorsqu'il porte un jugement sur nos productions est un ridicule ; il n'y a qu'un auteur de profession qui puisse être tenté de donner dans cette puérilité ; or je ne suis pas un auteur de profession. Mais portez la main dans votre sein : quel est le sentiment qui nous engage à prêter un ridicule à son prochain ? Joignez à cela une autre question : quel est le sentiment qui nous fait croire qu'un ami qui est sensible lorsqu'on parle légèrement d'un objet qui touche la gloire de son Maître, est offusqué ? Vraiment je ne suis offusqué ni par votre grande ni par votre petite société.

Veuillez vous rappeler ce que ce souverain Maître nous dit pour notre instruction : *discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Mais cette humilité ne consiste pas en paroles : car ce n'est qu'après avoir surmonté le premier principe que cette belle fleur se développe chez nous.

N'ayez aucun regret de m'avoir méconseillé mon travail, il résultera du bien de ce conseil, et je vous en remercie très cordialement.

Au lieu de ménager mon huile, au lieu de travailler à son augmentation, je l'aurais dissipée ; je me serais épuisé en donnant ma petite provision aux folles vierges, et cela sans fruit.

Ne nous lassons pas dans nos prières ; l'expérience m'apprend tous les jours combien Gichtel a eu raison en disant que la prière est le manger de l'âme et que la lecture en est le boire. La lecture des Ecritures jointe à celle de notre ami B. fait mes délices. Je vois avec un étonnement mêlé de plaisir que les ouvrages de notre ami sont à la portée des âmes les plus simples. J'ai reçu quelques lettres d'un *charron*, d'un paysan de chez nous, par lesquelles j'ai vu qu'il les entendait pour le moins aussi bien que nous ; plus que cela, j'ai vu une pauvre paysanne, une servante d'ici, qui le lit avec fruit. C'est elle qui m'a remis les lettres d'Ueberfeld, ouvrage le plus rare qui existe peut-être en Europe, en me disant qu'elles étaient mieux entre mes mains qu'entre *les siennes*.

Un autre paysan qui était en correspondance avec Immendorf, l'auteur qui acheva de répondre aux 177 questions, dont notre ami n'a répondu qu'à 14, m'a remis beaucoup de détails manuscrits d'Ueberfeld qu'il avait obtenus d'Immendorf. Je suis occupé d'extraire ces manuscrits ; les réponses d'Immendorf sont tirées textuellement des écrits d B.

Je vous recommande de lire et de relire la 27e lettre de notre ami B., la 12e des *Quarante questions*, le 8e n° et les suivants du *premier traité de la Menschwerdung* chap. II, le n° 62 et les suivants de l'apologie contre Stiefel.

Je le répète : veillons, prions et lisons, car les trois principes approchent de leur pleine maturité.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

K

18

SAINT-MARTIN A KIRCHBERGER

Paris, le 11 pluviôse an VII (30 janvier 1799).

Avec un mot de plus dans ma dernière, mon cher ami, j'aurais évité tous les *imbroglios* où vous vous êtes jeté dans les deux vôtres. La source des regrets que je vous ai peints en dernier lieu venait de vous voir dans celle du 18 décembre vous révolter sur des soupçons qui en effet seraient très estimables s'ils étaient fondés. Vous avez eu la distraction de croire que je pouvais vous prêcher la bassesse et la pusillanimité, et vous engager à parler et à écrire dans un sens opposé à ce qui est gravé dans votre cœur au sujet de votre croyance en notre souverain Maître, tandis que je m'étais borné à vous dire que votre profession de foi sur ce point, quoiqu'excellente pour nous, n'était pas ce qui toucherait ma nation. Je ne vous prêchais là que le *tacet*, et non pas de sacrilèges mensonges ; et je crois toujours qu'autant nous devons être prêts à faire hautement notre profession de foi quand l'occasion le requiert, autant nous devons garder notre foi dans notre cœur quand nous avons à parler à des hommes prévenus et sur qui il n'y a plus que les grands coups de la justice divine qui puissent opérer quelque chose. Je n'ai point

appuyé assez sur cette distinction dans ma lettre et je vous ai exposé par là à faire une méprise dont je veux bien porter tous les frais, quoiqu'en conscience vous eussiez pu me les épargner en ne voyant dans ma lettre que ce qui y était. Vous ayant donc trouvé si affecté, j'ai tâché par les expressions les plus douces que j'ai pu trouver de mettre de l'eau sur le feu, et au contraire je n'ai fait que l'irriter encore plus. C'est ce qui m'oblige à essayer aujourd'hui de réparer mon omission en vous peignant comme je viens de le faire le véritable état des choses. Eloignez donc de votre esprit, mon cher ami, toutes ces idées qui vous travaillent et ne m'expliquez plus comme vous le faites, par des principes que j'abjure de toutes mes forces. Comment pouvez-vous supposer que je voulusse vous prêter un ridicule ? Grâces à Dieu, mes inclinations naturelles, mon éducation et la considération que j'ai pour vous me mettent pour jamais à l'abri de cette tentation à votre égard. En outre, il n'y aurait pas même sujet matériellement, puisque faire un précis n'est point être auteur, et que d'ailleurs je vous engageois à faire plus encore, puique je vous engageais à la traduction entière. Le mot *offusquer* que vous relevez n'avait et ne pouvait avoir de rapport qu'à moi, puisque c'est moi que vous avertissiez des dangers de la société qui m'entourait et que, cette société vous étant étrangère, ne pouvait pas vous *offusquer* pour vous. Si ma paresse me fait souvent négliger mon style et mes expressions, le point où nous en sommes vous et moi devrait vous aider à suppléer ce qui manque à mes lettres. Je puis donc vous affirmer devant Celui qui nous entend que vous ne seriez pas dans la vérité si vous continuiez à m'expliquer par le *Geitz* et tout ce qui s'ensuit, de même que je croirais vous faire injure de vous expliquer par le *Grimm*, malgré le ton sévère que vous avez pris et que je n'attribue qu'à votre tendre sensibilité pour tout ce qui peut intéresser la gloire de notre commun Maître.

Je vous remercie des bonnes lectures que vous m'avez indiquées ; je les ai faites aussitôt votre lettre reçue, au moins en grande partie, et je vous assure que j'ai bien bonne envie de ne pas frayer avec tous les ingrédients du premier principe, et je croirais même déhonorer la carrière où nous marchons que de chercher à me justifier sur cet article.

J'écris aujourd'hui à l'ami Maub... et je lui adresse les deux brochures dont je vous ai parlé, la dernière venant d'être imprimée. Vous verrez par la légèreté avec laquelle je traite ces matières combien je fais peu de cas de la profession d'auteur. Je ne me suis livré à ces deux écrits qu'à mon corps défendant, très persuadé que ceux que je voudrais combattre ne s'apercevront seulement pas de mes coups et que peut-être même ils ne me liront pas. Mais j'ai cédé aux sollicitations de quelques amis, et puis j'ai mis au haut de mon pupitre l'intention et le désir de défendre la gloire de Dieu contre ceux qui l'outragent. Après quoi je me suis dit que j'aurais beau m'acquitter tout de travers de mon entreprise, Celui pour qui je la fais ne m'en récompenserait pas moins, parce que c'est lui qui sonde les reins et les cœurs, et qu'il sait bien ce qui se passe dans le mien sur tout cela.

Adieu, mon cher ami, veillons et prions, comme vous le dites très bien ; c'est là notre principale tâche.

S. M.

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

● SÉDIR : *Les Roses-Croix*. Bibliothèque des Amitiés Spirituelles (5, rue de Savoie - Paris-6e).

Cet ouvrage est une réédition, sous une forme plus concise et plus pratique, du livret important, mais depuis longtemps épuisé : *Histoire et doctrines des Rose-Croix*. Même ceux qui possèdent l'ancien volume feront bien pourtant, de se procurer les nouveaux Rose-Croix.

Sur certains points très importants, des notes inédites laissées par Sédir lui-même permettent de compléter, de développer les recherches, les réflexions, la méditation. Grâce à ce bel ouvrage le lecteur dispose désormais d'un ouvrage très clair, toujours bien documenté, qui replace de manière magistrale l'ésotérisme hermétique de la Rose-Croix au sein des grandes traditions de la mystique chrétienne. Il faut se reporter sans cesse à cette si précieuse introduction d'une richesse documentaire (et spirituelle) incomparable.

● Pierre CAILLER : *Catalogue raisonné de l'œuvre, gravé et lithographié de Lucien Coutaud*. Presses Héliographia, Lausanne.

Ce somptueux — et fort bien fait — « Catalogue raisonné » permet au lecteur émerveillé d'embrasser commodément tout l'univers fantastique si particulier de Lucien Coutaud : dans ses extraordinaires gravures et lithographies, reproduites en photoscopie dans le volume, nous retrouvons (comme dans les peintures de l'artiste) ces paysages mirifiques si particuliers, où règnent magiquement des personnages féminins toujours insolites, inquétants, chargés de troublants phantasmes érotiques.

● Gerda WALTER : *Zum anderen Ufer. Vom Marxismus und Atheismus zum Christentum*. (Vers l'autre rive. Du marxisme et de l'athéisme au christianisme). Remagen (Otto Reichl Verlag), 1960.

Voici un ouvrage d'un exceptionnel intérêt psychologique pour tous ceux qui se penchent, avec sympathie et curiosité, sur les mystères des expériences spirituelles amenant peu à peu une âme incroyante à la découverte raisonnée des richesses spirituelles du christianisme.

Gerda Walther est parmi ces personnalités dont la conversion, loin d'être « de circonstance » répondait à une très rigoureuse et méthodique exploration intérieure...

Mais l'autobiographie de Gerda Walther est également d'un prodigieux intérêt, d'ordre strictement documentaire cette fois : la volumineuse autobiographie de la doctoresse Walther nous révèle pour la première fois toutes sortes de renseignements, toujours de première main, sur le développement du socialisme en Europe centrale avant la première guerre mondiale et sur les étapes successives des grands bouleversements idéologiques de l'Allemagne moderne. L'auteur nous raconte aussi ses relations suivies avec de grandes personnalités intellectuelles comme Husserl, Heidegger et bien d'autres. Des chapitres, particulièrement importants et significatifs ont été naturellement consacrés aux recherches si approfondies par Gerda Walther, ancienne collaboratrice de Schrenck-Notzing, dans les épineux domaines de la psychal'étude scientifique des phénomènes nalyse, de la mystique comparée, de paranormaux (parapsychalogie). Toutes sortes de révélations curieuses nous sont également faites par l'auteur sur des aspects vraiment peu connus de la lutte acharnée sur tous les plans (les plus inattendus parfois !), du nazisme et de ses adversaires — déclarés ou clandestins.

Tous ceux qui lisent l'allemand et trouveront plaisir à dévorer ce beau livre, ouvrage toujours de bonne foi, et qui nous apprend bien des choses, ignorées ou minimisées dans nombre de manuels.

● Paul BUYSSENS : *Le Prodige des Races*. Editions de la Colombe.

Depuis une trentaine d'années, l'auteur s'est attaché à une étude systématique du problème des *races* : dépouillant l'énorme documentation, fort diverses, inlassablement accumulée par les historiens, les anthropologues, les psychologues, les socialogues, M. Buyssens s'est ensuite efforcé de se reconnaître dans l'apparent chaos humain que semblent révéler les innombrables conflits raciaux qui se sont succédés

Sans idée préconçue, simplement, *en n'hésitant pas* à tirer toutes les déductions scientifiques possibles en partant des faits bien établis, on tale : trois grandes races seulement aboutit à cette constatation capi-peuplent le monde, y compris l'Europe ; l'Histoire s'explique toujours par leur antagonisme physique et idéologique (se traduisdnt dans tous les domaines : mœurs, politique, morale, religion, art et science même...) par le cycle indéfini, (mais lui-même générateur de progrès(qui met tantôt l'une tantôt l'autre de ces grandes races à la tête de la civilisation. Cet ouvrage passionnant, qui est absolument indemne de tout préjugé raciste, l'auteur renouvelle scientifiquement tout le problème des races, et se penche finalement sur l'espoir de leur souhaitable réconciliation.

● *Revue spirite.* (Dépôt : 8, rue Copernic, Paris-16e. Direction et Secrétariat : à Soual, Tarn).

Nous recommandons la lecture régulière de cette revue bimensuelle, qui permet de mieux connaître le mouvement spirite actuel — et qui a aussi le mérite (car elle est d'esprit très ouvert), d'offrir une précieuse documentation inédite sur les phénomènes paranormaux, les grandes tendances spirituelles et occultes, etc. Chaque numéro est fort intéressant et toujours bien fait.

● *Rose-Croix.* Revue trimestrielle publiée par les *Editions rosicruciennes* (56, rue Gambetta, Villeneuve-Saint-Georges (S.-et-O.).

Il y a lieu de reconnaître la haute tenue de la revue trimestrielle *Rose-Croix*, indispensable instrument de travail et où, d'ailleurs, le lecteur ne trouvera pas que des articles représentant la pensée officielle de l'A.M.O.R.C.

● *Cahiers d'Etudes Cathares.* Revue trimestrielle publiée à Argues. (Aude). Rédacteur en chef : Déodat ROCHÉ.

Nous recommandons vivement cette très remarquable revue, publiée par la *Société du Souvenir et des Etudes Cathares.* On y trouve une documentation toujours très riche, et souvent inédite, sur la spiritualité manichéenne et cathare, si mal connue du grand public en dépit de l'attirance qu'elle éveille de plus en plus en France. Mais l'étude du catharisme n'exclut jamais de fort instructifs parallèles avec les autres grandes traditions occidentales : c'est ainsi que le numéro d'été 1960 contenait, outre une remarquable étude de Déodat Roché sur *Cathares et Rose-Croix,* un magistral essai de Nita de Pierrefeu sur les *Fidèles d'Amour* (musulmans et chrétiens) ainsi qu'un compte-rendu détaillé, par S. Hannedouche, sur un récent ouvrage de Jacques de Lusseyran.

● *Les Amis de l'Islam,* n° 79 (janvier-février-mars 1961).

Comme à l'accoutumée, cette revue contient de fort belles études sur l'ésotérisme et la mystique de l'Islam, en relation avec les autres grandes traditions spirituelles. Signalons, en particulier, aux pages 22-23, un texte très dense, très court mais consacré à la véritable Alchimie intérieure.

● *International Journal of Parapsychalogy.*

Le n° 3 (Eté 1960) du vol. 2 contient, comme tous lse premiers numéros, une documentation extrêmement variée — et toujours d'une salutaire rigueur scientifique — sur nombre de domaines fascinants. Les travaux des grands parapsychologues expérimentaux actuels font ici l'objet d'articles étendus dont la grande probité méthodologique n'a rien à envier aux travaux plus scientifiquement « orthodoxes » : il

suffit de se reporter aux belles recherches expérimentales de Gardner Murphy, R.-H. Thouless, Christopher Scott, R.-K. Greenbank, etc.) qui occupent la majeure partie de ce numéro. Mais la rédaction n'oublie jamais aussi les implications beaucoup plus *générales* qu'ouvrent sans cesse les recherches sérieuses sur le « pananormal », le « surnaturel », etc : le présent n° 3 contient une étude magistrale d'Ira Progoff sur les travaux de Mircea Eliade et un historique détaillé, par C.-J. Ducasse, des doctrines (traditionnelles et modernes) sur la pluralité des existences humaines.

● *Fiction, revue mensuelle* (Editions Opta, 96, rue de la Victoire, Paris-9e).

Nous ne sommes pas le premier à remarquer ce fait significatif : la littérature fantastique du 20e siècle, et tout spécialement celle dite de « science-fiction », se révèle souvent d'une *prodigieuse* richesse métaphysique ; tout se passe comme si de manière d'ailleurs inconsciente, en bien des cas, l'homme moderne n'osait exprimer franchement toutes ses angoisses, toutes ses complexes intuitions qu'en semblant apparemment « s'amuser »... on découvre parfois, dans les fort étonnants récits publiés par « Fiction », d'incontestables *convergences* avec les traditions ésotériques et mythologiques.

● *Relation d'un voyage du Pôle Arctique au Pôle Antarctique, par le Centre du Monde, avec la descirption de ce périlleux passage, et des choses merveilleuses et étonnantes qu'on a découvertes sous le Pôle Antarctique.*

Réédition ronéotypée, par Pierre Versins (Primerose 38, Lausanne, Suisse), d'une œuvre française anonyme : Ce conte qui date de 1723, est sans doute l'une des toutes premières œuvres de « science-fiction » publiée au monde. Mais, loin d'avoir vieilli, cet extraordinaire récit d'un voyage *par* le centre de la Terre passionnera le lecteur — l'intriguera sans cesse aussi par ses fort insolites descriptions d'êtres, de paysages, de monuments mystérieux où peuvent aussi se retrouver de vieux symboles.

● Léon Côte : *En montagne bourbonnaise au bon vieux temps.* Saint-Etienne, Imprimerie Dumas.

M. le chanoine Léon Côte nous donne ici un bien précieux petit livre, joliment illustré par des bois gravés de Paul Devaux et Georges Derat. Utilisant ses bien chers souvenirs d'enfance et d'adolescence, mais aussi fouillant et choisissant sans trêve dans les vieux documents, l'auteur a su véritablement recréer le visage ancien, traditionnel du Bourbonnais non encore « modernisé » et standardisé : vieilles coutumes disparues, récits fabuleux, folklore religieux et magique, exploits supposés des sorciers et jeteurs de sort... rien n'échappe à l'attention perspicace du bon chanoine.

● Louis Colon; *Testament spirituel.* Cahiers des « Amis de l'Islam », Mostaganem (Algérie).

Ce très beau texte, daté de 1942, nous révèle l'état dernier de la pensée ardemment éclairée d'un homme, Louis Colon, dont la carrière s'est tout entière vouée à la toujours modeste recherche des grandes vérités traditionnelles de la mystique.

Nous voyons, dans ces pages généreuses mais sagement mûries, le grand journaliste algérois parvenu à une double conviction : d'une part, la convergence de toutes indéniables véritables expériences mystiques vers le même Dieu d'Amour ; de l'autre, l'accord paradoxal des grandes découvertes de l'esprit scientifique contemporain avec le grand but unificateur de la religion d'Amour.

Félicitons M. Langlet et l'équipe de la revue des *Amis de l'Islam* (dont on connaît l'effort incessant pour répandre en Europe les richesses méconnues de la spiritualité des grands Soufis) d'avoir publié ce texte remarquable où un grand Européen d'Alger (mort en 1958) nous met lumineusement en évidence l'esprit *évangélique* où les grandes traditions spirituelles de l'Occident se *rencontrent* toujours.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à retourner rempli et signé à l'administrateur **M. Georges CREPIN, 69, Faubourg Saint-Nicolas, à MEAUX (Seine-et-Marne)**
C.C.P. PARIS 8842-48

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de un an, à dater du premier numéro de la présente année, à

L'Initiation

Je vous adresse { en espèces / mandat / chèque } la somme de ....

abonnement	France	**10** ou **12 NF**
	Etranger	**13** ou **15 NF**
Sous pli fermé	France	**13** ou **15 NF**
	Etranger	**16** ou **18 NF**

(Rayer les mentions inutiles)

Nom .... ***Prénom*** ....

Adresse ....

Le 196

Signature,

Pour l'année 1961 — 1 numéro par trimestre :
Abt. normal .. 10 NF — Abt. de soutien.. 12 NF
Etranger .... 13 NF — Abt. de soutien.. 15 NF
Sous pli fermé :
France .. 13 et 15 NF — Etranger.. 16 et 18 NF

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15e
Imp. MOUSSY, GRUOT, BONNE, 7, rue de Martimprey, Meaux. - Dépôt légal n° 1.384.
Certificat d'inscription à la Csion paritaire de papier de presse du 6-2-53 n° 26/285

A découper suivant le pointillé.

Nous avons reçu récemment...

par Ph. ENCAUSSE

● Maître Alec MELLOR : Le problème des Guérisseurs (*Editions La Colombe, 5, rue Rousselet, à Paris*), *Un important ouvrage de 320 pages, couronné par l'Académie française et qui traite de la question sous un triple aspect : médical, religieux et juridique. Etude claire, objective, complète par un Maître du Barreau de Paris dont il convient de saluer l'objectivité et l'érudition.*

● André MOREIL : La vie et l'œuvre d'Allan Kardec (*Edition Sperar, 5, rue Lamartine, à Paris*). *Ce beau livre de* 216 *pages vient à son heure. Il fait revivre remarquablement celui qui peut et doit être considéré comme le père du Spiritisme Moderne. Nous en conseillons vivement la lecture à tous ceux qui désirent être documentés sur la vie et l'œuvre de ce grand Serviteur du Spiritualisme que fut D.-H. L. Rivail* (1804-1854) *mondialement connu sous son pseudonyme d'« Allan Kardec ».*

● Paul NAUDON : La Franc-Maçonnerie et le divin (*Edition Dervy, 1, rue de Savoie, à Paris*). *Ce nouvel ouvrage de Paul Naudon aura, très certainement, le même succès que les précédents. Il ne pourra que contribuer à mettre en valeur la véritable pensée maçonnique et à faire réfléchir bon nombre d'habituels contempteurs de la Franc-Maçonnerie. Il convient de féliciter l'auteur pour cette érudite et très belle mise au point en regrettant, cependant, qu'en ce qui concerne le Martinisme moderne proprement dit (auquel deux pages sont consacrées) sa documnetation n'ait pas été plus récente donc plus complète...*

● M.F. NOUVEAU-PIOBB : La Rose + Croix Johannite (*Omnium litéraire, 72, Champs-Elysées, Paris*). *Un livre riche en précisions et allusions variées où la Chevalerie du Temple est mise en valeur dans un remarquable contexte historique.*

● Charles de SAINT-SAVIN : Le Magnétisme et votre santé (*Librairie « Courrier du Livre », 21, rue de Seine*). *Il y a lieu de féliciter l'auteur — si sympathique à divers titres — pour ce nouvel ouvrage où, avec beaucoup de bon sens, d'honnêteté, d'érudition et de simplicité, il nous fait mieux comprendre les rapports existant entre la magnétisme et cet équilibre organique, psychique et astral que l'on désigne sous le nom de la « bonne santé ». Un livre à lire et à recommander.*